



a rtichaut

no.1

| scandale

a rtichaut

vol.12, no.1 (automne 2010) | Scandale
tirage: 800 exemplaires

DIRECTEUR GÉNÉRAL | Simon Levesque
DESIGN GRAPHIQUE | Mathilde Corbeil & Simon Jutras
CONSULTANTS EXTERNES | Steven Stevensky, Jean-Gabriel Lebel
CONSULTANT FINANCIER | André-Philippe Chenail
RESPONSABLE DES VENTES | Maxime Leurent
ÉVÉNEMENTIEL/LANCEMENT | L'Artichaut & Turbo Productions

RÉDACTEUR EN CHEF | Simon Levesque

Chefs de pupitres

ARTS VISUELS | Katherine Fortier
LITTÉRATURE | Sébastien Ste-Croix Dubé
THÉÂTRE | Gabriel Léger-Savard

Rédacteurs

Frédérique Chong
Becky del Monte
Érick Doucet
Katherine Fortier
Nadège Fortier
Karine Girard
Gabriel Léger-Savard
Simon Levesque
Daria Mailfait
Ianik Marcil
Alexandre Poulin
Julie Riendeau
Sébastien Ste-Croix Dubé
Gabriel Vignola
Émilie Zaoré-Vanié

Illustrateurs

Erika Faille | 22
Marie-Hélène Goulet | 29
Adélaïde Klarwein | 29
Gabrielle Tremblay | 16-21

COUVERTURE | Adélaïde Klarwein & Marie-Hélène Goulet

Comité de révision

Charles Bataille
Frédérique Malinowski

L'ARTICHAUT RECRUTE !

L'Artichaut est toujours à la recherche de rédacteurs et d'illustrateurs pour remplir ses pages.

Des postes sont aussi à combler au sein de l'équipe :
chefs de pupitre section cinéma | danse |
design de l'environnement | design graphique |
histoire de l'art | musique | pédagogie des arts.

Nous sommes également à la recherche de correcteurs.

Contactez-nous pour plus de détails ou pour soumettre votre candidature à l'adresse courriel suivante :
artichaut.uqam@gmail.com

1

artichaut | scandale

<i>Pour tous les goûts</i> (détail 1) Geneviève Santerre	2
Éditorial Simon Levesque	3
Parcours d'étrangeté : David Hoffos au MOCCA Alexandre Poulin	4
Mathieu Beauséjour dans la fournaise ardente Ianik Marcil	7
Œil neuf derrière lunettes à la mode Émilie Zaoré-Vanié	10
Geneviève Turcotte Karine Girard	13
DOSSIER THÉMATIQUE Scandale	15
<i>Paris</i> Gabrielle Tremblay	16
Au rayon des insultes Simon Levesque & Erika Faille	22
Art imprimé Concours	24
Photographie et pornographie Julie Riendeau	29
ART RAT Daria Mailfait	31
<i>Pour tous les goûts</i> (détail 2) Geneviève Santerre	33
Le jardin de la connaissance Gabriel Vignola	34
Lady Gaga, historienne d'art? Nadège Fortier	35
Les guerriers de la place publique Gabriel Léger-Savard	36
Défaite de la convenance Katherine Fortier	37
<i>L'Étrangère</i> ou la tentative d'une conscientisation sociale Frédéricke Chong	41
<i>Jackie</i> Érick Doucet	42
TK Becky del Monte & Simon Levesque	44
<i>Et si on parlait d'art?</i> Sébastien Ste-Croix Dubé	46
39 ^e édition : Le FNC en perpétuelle mutation Sébastien Ste-Croix Dubé	49
Des films courts qui portent mal le costume d'Ève Émilie Zaoré-Vanié	51
Projet Columbus : la stéréoscopie en grandeur réelle Sébastien Ste-Croix Dubé	52



Éditorial

Simon Levesque

Lecteur, lectrice, voici venu le moment où le journal devenu revue s'offre à vous dans son nouvel habillage qui, nous l'espérons, saura rencontrer vos exigences en matière d'esthétisme. L'Artichaut, revue des arts de l'UQAM, se présente désormais dans un nouveau format plus convivial et coloré. Le nombre de pages ayant augmenté, d'auparavant quatre fois l'an, la fréquence de parution tombe désormais à deux. Cela, dans un but avoué : augmenter la qualité du contenu afin d'offrir à la communauté uqamienne élargie un imprimé qui soit un véritable point de référence quant aux pratiques artistiques locales et contemporaines.

Au service de la diffusion de projets et d'initiatives étudiantes en matière d'art, mais se donnant également pour mission de faire état des dynamiques de transformations au sein de la scène culturelle contemporaine et du milieu des arts locaux, nationaux et internationaux, l'Artichaut propose des portraits d'artistes, d'œuvres, de collectifs ou d'entreprises au service du rayonnement des arts et de la culture, toutes disciplines confondues, en plus de présenter des réflexions théoriques sur certaines problématiques ciblées, circonscrites à l'intérieur des pages d'un dossier thématique original. Pour le premier numéro de sa seconde vie, l'Artichaut vous propose le Scandale.

Il faut l'avouer, utiliser le scandale comme thème pour le premier numéro du grand renouveau de l'Artichaut relève de l'opportunisme. Le scandale fait vendre, c'est connu. Mais l'Artichaut est gratuit. L'enjeu est ailleurs.

Qu'est-ce qui scandalise les gens? Partant d'une simple observation des conditions actuelles de la politique à l'échelle provinciale ou nationale, on remarque que le scandale est omniprésent. Paradoxe profond : le scandale, qui doit normalement être le point d'orgue d'une vaste et obscure affaire éclatant au grand jour, qui doit être le point de départ d'une transformation favorable à l'égard de l'autorité

morale l'ayant dénoncé, ce scandale dont on peut définir les présupposés mais rarement les

conséquences, est aujourd'hui devenu la toile de fond de notre quotidien baigné d'indifférence par le flot médiatique.

L'artiste, face à ce désengagement généralisé, peut agir de multiples façons à travers son œuvre. Certains voudront dénoncer les conditions qui président à notre segment de la marche de l'histoire, segment au cours duquel le scandale n'a plus d'emprise apparente. Pendant que d'autres cherchent s'approprier ces mêmes conditions, les plus futés cherchent à les dénoncer en se les appropriant. Combattre l'ennemi avec ses propres armes, jusqu'à ce que les armes se retournent contre soi...

Notre dossier thématique propose d'explorer ces différentes avenues, des Panthères roses à Lady Gaga, le scandale se fait source d'inspiration ou prétexte à l'action, se trouve révélé, dénoncé ou alimenté. L'ayant capturé sous ses différentes coutures dans les rues de Paris, la photographe Gabrielle Tremblay propose une série de photo sur le scandale ambiant, alors que quatre artistes visuels proposent leur vision de la chose dans les pages de notre cahier couleur central où sont publiées leurs propositions, gagnantes de notre concours d'art imprimé du dernier semestre.

Au menu régulier : couverture d'événements ou d'expositions, entrevues, critiques, regards sur des artistes d'ici, le tout composant une revue qui est la vôtre, puisque vous en êtes les artisans. Merci à tous les collaborateurs sans qui ces pages seraient vides, et à tous les lecteurs sans qui il n'y aurait pas lieu de les remplir. Bon Artichaut.

Simon Levesque
Rédacteur en chef

Parcours d'étrangeté : David Hoffos au MOCCA

Alexandre Poulin

Jusqu'au 31 décembre 2010, nous avons la chance de voir au *Museum of Contemporary Canadian Art* de Toronto une exposition de l'artiste canadien David Hoffos. Intitulée *Scene from the House Dream*, celle-ci révèle un projet de vidéo-installation mis en branle il y a de cela près de cinq années par l'artiste originaire de Montréal. De ce travail d'atelier se révèle une mise en exposition fort surprenante.

À peine sommes nous entrés dans la salle que l'artiste déstabilise déjà le spectateur. Plongée dans le noir, la galerie principale du MOCCA nous est visuellement inaccessible. Seuls une multitudes de dispositifs sonores sont perceptibles, jouant ainsi avec notre affect au point de nous placer dans une sorte d'inconfort. Au fil des secondes, notre œil s'habitue tant bien que mal à cette noirceur et nous pouvons commencer périlleusement cette promenade qui s'avère fort surprenante. Pour les novices de la pratique d'Hoffos, et je comptais parmi ceux-ci, c'est alors que s'effectue une série de rencontres inattendues.

L'installation ici mise en place propose au spectateur un parcours qui fait le tour d'une grande structure murale infranchissable placée au centre de la galerie. Percées à travers ce mur, de petites ouvertures nous permettent d'observer plus d'une douzaine de petites maquettes narratives. Ces « petits mondes » sont disposés derrière des vitres placées en angles. Dans la salle, des téléviseurs accentuent notre incompréhension de la disposition de l'espace. N'oublions pas que l'obscurité importune encore, à ce stade-ci de la visite,

notre conception spatiale des lieux. Lorsque l'on découvre le contenu de ces miniatures, nous constatons toute l'ingéniosité du travail de l'artiste. Dans chacun de ses tableaux narratifs, Hoffos représente tantôt un intérieur de manoir tantôt un paysage de bord de mer ou encore un quartier de banlieue paisible. Superposés à ces décors tridimensionnels, des éléments sont en mouvement, rappelant des hologrammes. Ces formes mobiles sont le résultat de réflexions projetées par les téléviseurs. Les vitres disposées devant les mondes miniaturisés servent donc de réflecteurs, de sorte à permettre à ces pseudo-hologrammes d'agir sur différentes profondeurs à l'intérieur de ces petites scènes.

Une bande sonore propre à chacune des scènes est perceptible de tous les coins de la galerie; un avion atterrit ou décolle, un spectacle de pyrotechnie bat son plein, des murmures d'adolescents nous intriguent. Tous ces sons gravitent et nous enveloppent dans une ambiance qui ne manque pas d'étrangeté. Il règne ainsi une sorte de confusion, ajoutant à notre déstabilisation première. Mais le clou de l'exposition réside dans la présence, en galerie, de personnages fantomatiques grandeur nature. À peine avons nous le temps de commencer à avoir quelques repères dans l'espace si sombre que nous sommes confrontés à ces mystérieux personnages qui jouissent d'un réalisme fort confondant. La technique utilisée consiste à projeter sur un carton profilé une image préalablement filmée. Dans l'obscurité, la forme semble tridimensionnelle et bien réelle. Trompé, nous pensons alors que des performeurs ont été engagés par l'artiste mais non, il s'agit ici d'une illusion.

Ce qui en résulte? Un parcours d'étrangeté. Ce que l'artiste nous montre? Des scènes mystérieuses, contemplatives, lentes – parfois angoissantes, dans un univers lugubre. Tantôt voyons-nous une forme humaine entrer curieusement dans une caravane qui lui semble inconnue, tantôt observons-nous un homme silencieux au bord des rochers près de la mer ou

bien cette femme qui tourne en rond dans un appartement près d'un aéroport. Seul lien entre les scènes : le tout se déroule dans la noirceur de la nuit. Mais l'artiste, avec cette technique illusionniste, nous présente également son dispositif. Effectivement, il est possible de voir en divers endroits, par de petites ouvertures, l'intérieur de cette grande boîte. On constate qu'il s'agit, pour la plupart des scènes, d'un jeu de miroir donnant à la scénographie une perspective étonnante et permettant la répétition d'éléments.

Au final, nous avons accès à l'expérience en tant que voyeurs mais également en tant que participants, car nous détenons le secret de l'œuvre et notre présence affecte son déroulement. Sans le vouloir, on peut aller jusqu'à vider les scènes de leur narrativité en se positionnant devant les téléviseurs. Le spectateur est ainsi inclus dans l'œuvre. En somme, l'expérience est donc complète et Hoffos marque un coup de génie avec cette installation saisissante. Si vous avez la chance de passer par Toronto dans les prochaines semaines, le MOCCA vaut le détour.

David Hoffos : Scenes from the House Dream
 Commissaire : Shirley Madill
 Museum of Contemporary Canadian Art, Toronto
 Du 10 septembre au 31 décembre 2010
www.mocca.ca
www.davidhoffos.com



Mathieu Beauséjour dans la fournaise ardente

Ianick Marcil

L'œuvre de Mathieu Beauséjour est scandaleuse. Au sens biblique du terme. Mathieu, l'Évangéliste, celui-là, écrit (13:40-42) : « ⁴⁰Or, comme on arrache l'ivraie et qu'on la jette au feu, il en sera de même à la fin du monde. ⁴¹Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui arracheront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité : ⁴²et ils les jeteront dans la fournaise ardente, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. »¹

Le scandale dont il est question ici s'éloigne drastiquement de celui des magazines à potins : il s'agit d'un geste de résistance révolutionnaire envers le sacré – une tentative de corruption du sacré, qui condamne son auteur à la fournaise ardente.

Dans un grand nombre de ses œuvres, Beauséjour s'attaque au symbole et à l'institution sacrée du capitalisme : l'argent, en détournant et corrompant sa symbolique profonde. L'argent, que François Quesnay, un important penseur du libéralisme, assimilait au sang de la nation, l'institution sans laquelle les autres organes de l'économie ne peuvent fonctionner.

Dans trois de ses œuvres majeures, Beauséjour propose des interventions corruptrices de l'argent. Avec *Survival Virus de Survie* (1991-1999), œuvre qui l'a fait connaître, il a estampillé d'un tampon portant ces mots plus de 5000 billets de banque canadiens pour une valeur de près de 100 000 \$, qui ont été par la suite remis en circulation dans l'économie (Paré, 1993). Le numéro de série de ces billets ont été compilés et présentés dans un « Rapport final » (reproduit in Beauséjour, 2007, p. 33-45 et déposé avec d'autres artefacts au Musée national des Beaux-Arts du Québec – Cf. Ninacs, 2003).

Dans le tableau vivant (ainsi appelle-t-il les performance où il joue un rôle in situ) *Filth* (Ottawa, avril 2007) et dans *Monument* (2007, reproduit lors de l'événement *Art souterrain* à Montréal en février 2010) Beauséjour recherche également à corrompre l'argent, et aurait ainsi du faire scandale. Dans le premier cas, Beauséjour était installé dans un coffre-fort d'une ancienne banque ; il y taillait en pièces 17 millions de \$ retirés

de la circulation par la Banque du Canada. Dans le deuxième tableau, installé devant la reproduction d'une guillotine, peinte rouge sang, la tête revêtue d'une cagoule maculée de sang, il a détruit 23 rouleaux d'un cent, un après l'autre avec une paire de pinces.

Ces trois œuvres auraient dû faire scandale puisqu'elles s'attaquent à un symbole fort de notre société capitaliste. Au contraire, des journaux comme *Le Devoir* (Delgado, 2010) ou le *Ottawa Citizen* (2007) relatent l'événement avec intérêt, respect et curiosité (sinon éloge). Pourtant, des interventions semblables dans l'histoire récente de l'art contemporain ont suscité de véritables scandales. Par exemple, en 1994 le duo de la *K Foundation* a brûlé un million de livres sterling en Écosse – argent accumulé par le The KLF, groupe d'acid house constitué du même duo. Le « *K Foundation Burn a Million Quid* » a fait scandale : de nombreux témoins de l'événement ont été outrés du geste (Bowditch, 1994 ; Brook, 1997).

Pourquoi l'action de la *K Foundation* a-t-elle fait scandale mais pas celles de Mathieu Beauséjour, alors que dans les deux cas on a détruit, physiquement, des sommes considérables d'argent mais surtout que, symboliquement, ces performances ont complètement détourné le pouvoir symbolique de celle-ci : Beauséjour « s'accapare des iconographies de la Banque du Canada et les libère » (Dubé, 1995)? En quoi le travail de Beauséjour ne le plonge pas dans la fournaise ardente, alors que pour la *K Foundation*, la réception critique fut prompte à crier au scandale ? Beauséjour recevait en début d'année l'important prix Giverny Capital, offert par une firme de placements financiers (Delgado, 2010)...

La performance « *K Foundation Burn a Million Quid* » a fait scandale parce qu'elle regroupe trois caractéristiques fondamentales de l'acte scandaleux :

1. L'action scandaleuse attaque directement une institution sacrée (au sens religieux ou politique), ébranlant ainsi un fondement de la cohésion sociale ;
2. Elle est inique, radicalement injuste, lèse au moins une personne ou un groupe de la communauté sinon la majorité ; sinon, dans ce cas-ci, présente un gaspillage ;
3. Elle est perçue comme gratuite et/ou choque le bon goût, l'idéologie ou la morale dominante.

L'histoire de l'art moderne et contemporain offre nombre

d'exemples d'œuvres qui ont fait scandale dans leur contexte socio-historique, de *Un enterrement à Ornans* de Courbet (1850) à *Corps à corps* de Sterbak (1991) en passant par la *Fontaine* de Duchamp (1917), qui répondent toutes à au moins un de ces critères.

Pourtant, les trois œuvres de Beauséjour dont il est fait mention plus haut répondent également à ces trois critères, sans faire scandale.

Les œuvres de Courbet, Duchamp et Sterbak ont fait scandale parce qu'on les percevait hors du domaine accepté de l'art et de ses institutions. Pourtant, elles ont été présentées (ou leurs auteurs ont tenté de le faire) dans le cadre de ces institutions. À contrario, l'action du *Survival Virus de Survie* s'est déroulée pendant neuf ans hors des institutions artistiques, visant ainsi à contaminer directement le système monétaire. Mais le mouvement a été rapidement intégré dans l'espace institutionnel, le Musée National des Beaux Arts du Québec ayant acquis les artefacts de l'œuvre. De même le prix Giverny Capital décerné à Beauséjour pour l'ensemble de son œuvre. Est-ce à dire qu'il parvient à être une « taupe » dans le système monétaire et artistique, « causant ainsi des perturbations mineures, mais symboliquement significatives » selon les mots de Bernard Schütze (2007, p. 21) ?

Je ne crois pas, contrairement à Schütze, qu'il ait « efficacement grignoté le capitalisme dans sa chair » (*id.*, p. 22). Le virus monétaire de Beauséjour s'inscrit dans le cadre de l'action de l'Internationale virologie numismatique (IVN) visant « la dissolution du temps, de l'argent et de la réalité » (de Blois, 2003, p. 16). Est-ce que le virus monétaire de Beauséjour a grignoté efficacement le capitalisme canadien, commencé à dissoudre l'argent ? Loin s'en faut.

Néanmoins, je considère que son œuvre mérite la fournaise ardente par le scandale qu'elle représente, au sens biblique du terme. Davantage que l'éphémère bûcher monétaire de *K Foundation*. Les œuvres de Courbet, Duchamp et Sterbak ont fait (font) scandale d'abord et avant tout parce qu'elles interrogent la nature même de l'œuvre d'art et de sa légitimité (et c'était, au moins pour Courbet et Duchamp une volonté explicite de l'artiste). L'œuvre de Beauséjour se situe à un autre niveau, plus profond, s'attaquant aux ressorts symboliques du système monétaire et à ses fondements. La corruption

et la destruction de pièces et de billets de monnaie sont, paradoxalement, secondaires à son discours.

Les trois œuvres que sont *Survival Virus de Survie*, *Filth* et *Monument* (tableau de 2010) utilisent le système monétaire et la force symbolique qui est matérialisée dans les billets ou les pièces de monnaie, et non l'inverse. La performance de la *K Foundation*, comme la matérialité des œuvres de Courbet, Duchamp et Sterbak, s'intéressent avant tout à la matérialité de l'œuvre et à sa représentation. La destruction de millions de dollars dans le tableau vivant *Filth* ou de sous noirs (dans les deux cas, cet argent n'a plus ou peu de valeur économique) comme la mise en circulation des billets estampillé d'un virus (l'argent conserve son pouvoir d'échange) ne détruit pas la valeur matérielle de l'argent. Elle invite le témoin de l'œuvre à s'interroger sur le sens du système monétaire plutôt qu'à chercher à le détruire.

En cela, l'action de l'IVN et ces trois œuvres sont totalement futiles : elles n'ébranlent d'aucune manière le système monétaire². Mais, du même coup, elles sont signifiantes et pertinentes. Elles répondent à trois critères parallèles aux précédents, correspondant au scandale du sacré dont il est question dans l'Évangile selon Mathieu citée :

1. En s'infiltrant dans le circuit monétaire (et même en le reproduisant dans le cas de *Filth*, puisque l'argent détruit par Beauséjour devait inévitablement l'être par la Banque du Canada), elles mettent en lumière le caractère sacré de l'argent comme institution à la base de la cohésion sociale du système capitaliste.
2. Plutôt qu'être perçues comme des actions de gaspillage, le détournement et la corruption symbolique qu'elles font de l'argent permettent de nous interroger sur la valeur que nous accordons à cette institution et surtout à son inévitable omniprésence dans nos relations sociales et sur notre soumission complète à sa présence ; sur sa nécessité dans notre survie sociale et économique.
3. Détruire de quelques sous noirs ou estampiller des billets d'un tampon qui est plutôt sympathique, au final, ne heurte pas le bon goût ni la morale convenue, mais insère insidieusement une réflexion sur notre acceptation de facto d'une réalité qui échappe à notre contrôle individuel.

En ce sens, l'œuvre de Beauséjour est scandaleuse mais ne choque pas comme ont choqué les œuvres de Courbet,

Duchamp ou Sterbak. D'où la distinction entre le scandale des magazines à potins et au sens biblique du terme : le premier choque, le second ébranle ; le premier s'inscrit dans la courte période (quoiqu'il puisse à terme transformer la topologie des repères moraux), le second cherche à saper un système symbolique et la trame du pouvoir à plus long terme. Ici, en démontrant la fragilité du socle sur lequel repose ce « sang de la nation ».

L'IVN invite à la danse et au rire Nietzscheens, par des actions futiles, en révélant la dimension arbitraire de l'argent. Est-il acte plus révolutionnaire, plus scandaleux, que de rendre léger et futile le sacré ? C'est là le sens du scandale, à mes yeux, que donnent les deux Mathieu, l'Évangéliste et Beauséjour. L'IVN nous invite ainsi à la danse : « Nous sommes zen sans illumination, utopistes sans projet, décadents sans argent, pirates sans frégates, révolutionnaires sans armes. » (Beauséjour, 2007, p. 54).

L'œuvre de Mathieu Beauséjour est profondément scandaleuse en participant d'un travail de sappe des fondements du capitalisme de son tissu de relations de pouvoir, de violence et de soumission à l'argent déifié. En cela résident sa beauté et sa pertinence – qui devraient provoquer à terme pleurs et grincements de dents.

¹ Il s'agit de la traduction de la Bible de Louis Segond ; les traductions contemporaines traduisent « scandale » par « les causes de chute » (par ex. : *Traduction œcuménique de la Bible*, Montréal, Société biblique canadienne, 1988).

² Idée que j'ai défendue dans Marcil (2007).

www.mathieubeausejour.com

Sources :

- Beauséjour, Mathieu (2007), *Persistance*, essais de Bernard Schütze et Ianick Marcil, Montréal, Quartier éphémère.
- Brook, Chris (1997), *K Foundation Burn a Million Quid*, Londres, Ellipsis.
- de Blois, Nathalie, éd. (2003), *Clark@Glassbox – Citizen Clark* [10 octobre - 9 novembre 2002], Montréal, Centre d'art et de diffusion Clark.
- Delgado, Jérôme (2010), « Mathieu Beauséjour, la taupe révolutionnaire », *Le Devoir*, 6-7 mars 2010.
- Dubé, Peter (1995), « Imaginant l'économie », Montréal, Quartier éphémère, 1 feuillet.
- Bowditch, Gillian (1994), « Duo with £1m to burn leave island guessing », *The Times*, 4 octobre 1994.
- Marcil, Ianick (2007), « Futilité, art et argent », in : Beauséjour (2007), p. 115-24.
- Ninacs, Anne-Marie (2003), *L'emploi du temps : acquisitions récentes en art actuel*, Québec : Musée national des beaux-arts du Québec.
- Ottawa Citizen (2007), « Making art from money has its costs: Quebec artist Mathieu Beausejour knows better than anyone how filthy money can be », *Ottawa Citizen*, 19 avril 2007.
- Paré, André-Louis (1993), « Survival Virus de survie », *Imposture*, no. 7, p. 51-57.
- Schütze, Bernard (2007), « La révolution à l'œuvre », in : Beauséjour (2007), p. 19-32.

Œil neuf derrière lunettes à la mode

Émilie Zaoré-Vanié

« Après avoir travaillé toute la journée, je prends souvent le temps de regarder mon travail, en prenant un verre, en fumant un joint, je sais pas... quelque chose qui me distance. Et là, j'ai plein d'idées, pis je me peux plus, parce que je suis fatigué : j'ai hâte de me lever le lendemain pour faire ce que j'ai projeté. »

Des propos à la fois ludiques, pleins de volonté et d'authenticité, voilà ce que nous livre l'Enfant Terrible de la mode québécoise, arborant comme à l'habitude ses lunettes à large monture noire. Créateur établi et personnalité extravertie, Denis Gagnon est le sujet d'un documentaire consacré non seulement à ses créations, mais surtout à la personne qu'on ne devine pas toujours derrière le look.

Je me suis rendue avec un grand plaisir au Musée des Beaux Arts de Montréal, où avait lieu pour une nouvelle fois la projection du film *Je m'appelle Denis Gagnon*. Mon excitation a grandi lorsqu'on nous a annoncé que le réalisateur du documentaire s'adresserait aux spectateurs à la fin de la projection. Diplômé de l'UQAM en cinéma et fondateur de la compagnie de production *Monsieur, monsieur films*, Khoa Lê semblait très heureux de venir partager son processus de création avec le public et surtout, de nous témoigner toute l'admiration qu'il éprouve pour le créateur de mode et l'importance de respecter l'homme derrière l'excentrique designer. C'est un jeune réalisateur réservé qui est monté sur la scène, après la projection. Derrière des lunettes noires et rondes à la Harry Potter, rappelant aussi celles de Denis Gagnon, Khoa Lê laisse échapper un timide : « Allo...pouvez-vous allumer? Je ne vois pas les gens... ». En répondant aux questions du public, le jeune réalisateur démontre alors plus d'aplomb et insiste énormément sur le respect et l'admiration qu'il voue à Denis Gagnon. Il élabore également sur les difficiles circonstances du tournage, qui ont drastiquement modifié son projet en cours de route. Ce qui aurait dû être un court métrage d'une dizaine de minutes sur le processus créatif du designer québécois s'est transformé en film de 49 minutes sur le créateur, certes,



mais aussi sur le personnage, l'individu, le fils, l'ami. La dualité entre l'Enfant terrible de la mode québécoise et l'Enfant du Lac Saint-Jean sert de toile de fond au film, pour nous emmener à comprendre que l'authenticité du designer transforme cette dualité en complémentarité.

Les premières scènes sont dédiées au milieu de la mode et au créateur qui n'a pas la langue dans sa poche. Bien que nous ayons droit à des plans montrant des chics créations avec paillettes et fourrures, on nous montre aussi le fameux atelier qui, loin d'être une grande salle *design*, est en fait le sous-sol du protagoniste. L'éclairage naturel, le son ambiant très présent et la caméra-épaule qui suit le personnage... est-ce une impression ou l'esthétisme n'est pas aussi droit, rigide et *glamour* que la vision qu'on peut avoir de la mode? J'ai adoré le côté un peu nerveux de la caméra, qui m'accompagnait dans cette intrusion de la vie de Denis Gagnon. Nous avons vu, je crois, bien assez de vidéos de mode très léchés et très éclairés, montés de façon trop rythmique sur un air de techno, avec des visages tout droit sortis d'une publicité de Rimmel. J'ai trouvé que les choix esthétiques, soutenus dans les scènes suivantes sur la préparation d'un défilé où Gagnon choisit ses accessoires avec sa collègue, étaient parfaitement appropriés et proposaient nouveau regard sur le milieu de la mode. Le personnage lui-même sort tellement des clichés de l'Empire de la mode commerciale, qu'on ne pourrait l'imaginer dans un autre cadre visuel. « Je dois rencontrer les gens qui s'occupent de la Semaine de la mode, raconte-il en ne se préoccupant que de la robe qu'il est en train de terminer, je sais pas trop ce que je vais leur dire. Je vais leur dire des niaiseries... ». On sent dès les premières minutes qu'on s'éloigne du couturier typique. Malgré les petites phrases lancées par Denis Gagnon qui sous-entendent que l'équipe est un peu serrée dans le temps, on nous montre un personnage qui s'émerveille encore devant son travail et qui s'amuse. « Ah c'est excitant! Wow, Mireille! » répète-il en souriant et en observant les différents accessoires et en montrant ses morceaux de vêtements à ses collègues. Rien à voir avec le cadre froid qu'on imagine parfois dans les coulisses d'un défilé où les designers se montrent sans pitié.

De façon assez prompte, le brouhaha des préparatifs est interrompu par une scène de voyage en voiture : Denis part visiter sa famille à Alma. Cette partie du film est dédiée à l'homme derrière le designer, celui né dans les années soixante au Lac Saint-Jean. On voit alors un personnage extraverti, comme toujours, mais aussi très simple, capable d'apprécier un souper en famille et de changer une ampoule

pour rendre service à sa mère. J'ai aimé qu'on entre dans le côté moins *glamour* du personnage, qu'on sorte des sentiers battus lorsqu'on essaye de présenter un artisan de la mode. On y voit un homme de région, attaché à sa famille. Un nouveau cliché se trouve détruit dans cette partie du moyen métrage, soit le luxe entourant les designers de mode. Bien qu'il produise de très chics créations, Denis Gagnon témoigne également de la difficulté d'entrevoir un avenir financier stable. Comme beaucoup d'artiste au Québec, cinéastes, danseurs, comédiens ou peintres, les créateurs de mode œuvrant dans le côté artistique des vêtements, de la haute-couture, ont un avenir incertain au Québec et ne font pas des millions, comme le souligne M. Gagnon. C'est selon moi un excellent choix de réalisation de la part de Lê que d'avoir conservé cette discussion entre Denis et un membre de sa famille. Le protagoniste y exprime ses peurs face à l'incertitude du métier d'artiste, une précarité qui n'échappe pas aux designers. Cela correspond, selon moi, à ramener les artisans de la haute-couture à leur véritable fonction et leur juste valeur, c'est-à-dire des artistes, des créateurs.

Après la projection, Khoa Lê a dit vouloir d'abord et avant tout respecter un ami qu'il admire énormément. Je crois qu'en ce sens, la mission est accomplie. Portant avec lui une sensibilité prépondérante et toute la fraîcheur des réalisateurs de la relève, le jeune cinéaste fait preuve d'une grande pertinence et d'un grand respect de son protagoniste. Le portrait du designer se veut intimiste, près de la personnalité de Denis Gagnon, mais loin de la simple fresque humoristique et *fashion*. On y apprend du nouveau sur une personnalité et un milieu qu'on croit déjà connaître, et qu'on juge très facilement. Dissolution des clichés, un regard neuf, un thème peu ou pas assez abordé au cinéma, ce documentaire vaut définitivement la peine d'être vu et Khoa Lê d'être reconnu. Je m'appelle Denis Gagnon a acquis de la visibilité auprès des festivals de cinéma, mais mérite certainement plus de visibilité auprès du grand public.

Sources :

Lê Khoa, *Je m'appelle Denis Gagnon*, documentaire | Canada | 2010 | HD | couleur | 48 min. | français avec sous-titres anglais. <http://jemappelledenisgagnon.com/>
 Monsieur Monsieur Films, <http://monsieurmonsieurfilms.com/>
 L'institut national de l'image et du son, « Réseau INIS », <http://www.inis.qc.ca/5-reseau.php?xid=9165>
 Charest-Sigouin, Violaine, « Dans la tête de Denis Gagnon », *Châtelaine*, octobre 2010
 Éditions Rogers ltée, http://fr.chatelaine.com/modebeaute/coupdecoeur/article.jsp?contenu=20101021_100711_9684

Geneviève Turcotte

Karine Girard

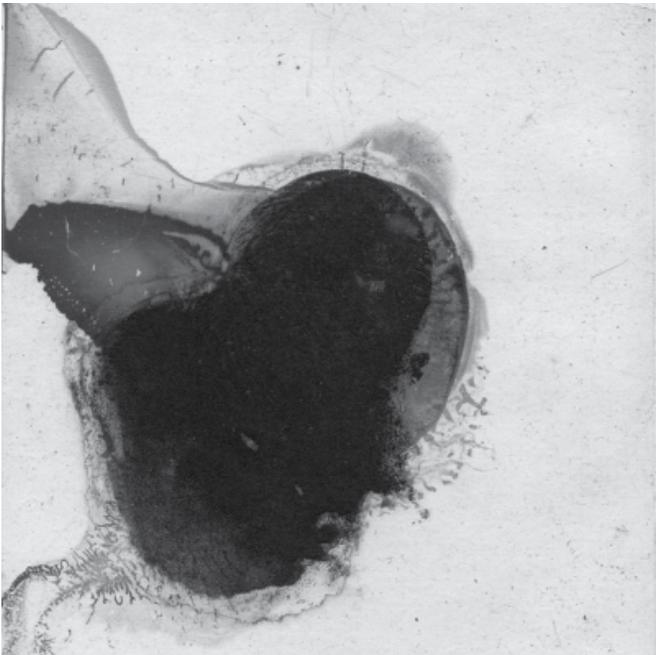
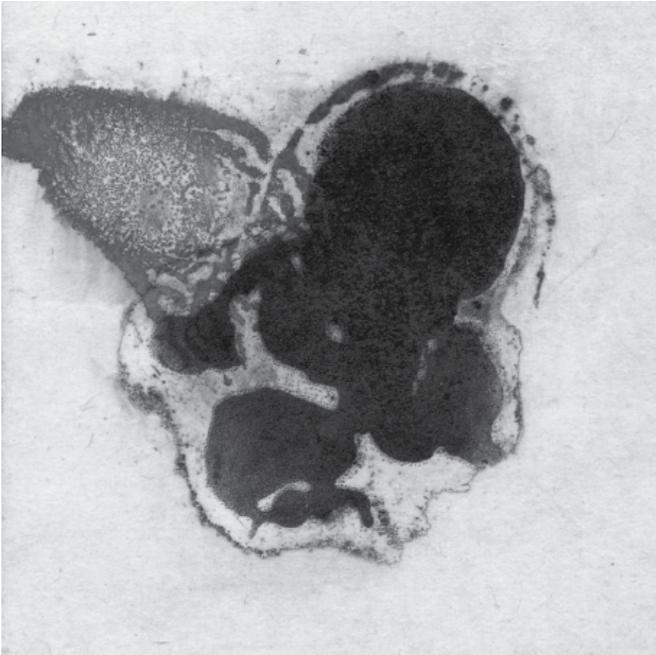
Tout a commencé avec la consigne d'un travail de session. Je devais écrire un essai de 250 à 500 mots sur le travail et l'œuvre d'un-e artiste graveur-e suite à la visite d'une exposition. En choisissant l'exposition collective *Ces artistes qui impriment - Un regard sur l'estampe au Québec depuis 1980* proposée par Bibliothèque et Archives nationales du Québec du 11 mai au 3 octobre 2010, j'étais loin de pouvoir imaginer ce qui m'attendait dans la salle Gilles-Hocquart du Centre d'archives de Montréal, section Les Atypiques.

Il y avait *Encre* de Geneviève Turcotte. Une composition de 16 monotypes conjuguant une diversité désarmante de techniques (photogravure, eau forte, impression numérique, chine collé, etc.). J'étais devant *Encre* bouche bée. J'étais ce que je voyais.

Ceci n'est pas sans rappeler le livre d'Alexandre Holan, *Je suis ce que je vois*, dans lequel il écrivait : «Le regard peut se poser dans une forme. Absorber le plus de secret, le plus de profondeur possible. Certaines taches de Rembrandt, et aussi de Morandi, de Braque, ont cette richesse.» Celles de Geneviève Turcotte aussi.

Des formes arborescentes, des taches capable de raconter ce qui est arrivé avant elles, des noirs profonds comme un abîme, des magentas intenses, des échos de gris. 16 monotypes rassemblés en un parcours atypique. L'œil chemine à travers chacun d'eux en associant des formes jumelles ou miroir, en revenant un peu vers l'arrière pour comparer les textures de noir, en recommençant le parcours, de haut en bas, de bas en haut, à la recherche d'une tache qui détiendrait toutes les autres taches. J'étais ce que je voyais. J'étais cette écriture.

J'allais écrire un essai sur une artiste graveure contemporaine. J'allais faire un travail sur une artiste québécoise vivante. Je devais lui écrire. Après quelques échanges de courriels, nous donnons rendez-vous. Action de grâce. 13h00. Quelque part dans Ahuntsic. Geneviève Turcotte m'accueille, chez elle, dans sa pièce-atelier magnifiquement éclairée. Des petites piles d'œuvres sur un promontoire. Quatre toiles débutées sur le calorifère. Des plaques de cuivre mordues par l'acide nitrique. Quelques plexiglas arborant de l'encre séchée en leur centre.



Membre du conseil administratif d'ARPRIM, membre actif de l'atelier Graff, Geneviève Turcotte travaille définitivement pour la valorisation et la promotion des arts d'impression. Elle parle de son travail. Ce que j'entends surtout c'est son engagement dans sa pratique, dans l'univers des arts d'impression. Autour d'un thé, elle m'explique le laboratoire derrière *Encre*. Elle a débuté l'oeuvre dans le projet *Travailler sous pression*, une résidence chez Graff avec 5 autres artistes. Elle s'était lancé comme défi d'expérimenter, d'explorer sans filet. Les 16 monotypes sont des résultats d'écriture-réécriture. Ils sont les traces d'un processus créateur faisant lui-même partie intégrante de l'oeuvre. L'encre, la trace de la matrice sur la feuille, le papier, les couleurs parlent de la gravure comme processus, comme matière gravée, comme oeuvre passée sous presse. Elle débutait avec un peu d'encre liquide entre deux carrés de plexiglas qu'elle laissait sécher, s'étendre, craqueler. La tache d'encre était scannée, imprimée à différentes étapes de séchage. D'autres taches étaient éliminées parce que non concluantes. D'autres se voyaient agrémenter d'un magenta en cours de route. Tout en étant très intuitif, par le fait d'aborder l'encre comme matériau vivant, le processus comportait également du systématique, soit toutes les étapes laborieuses avant d'arriver à l'impression. Ce travail est un étagement de manipulations diverses, d'aller-retours, d'écriture-réécriture, de gestes que l'on reconnaît dans le parcours-jeu proposé dans la composition finale. Le spectateur se voit invité à décomposer et reconstruire, à entrer dans la poésie de l'oeuvre.

Encre de Geneviève Turcotte est un travail d'authenticité. À travers cette oeuvre, on voit ce que c'est que la gravure: répétitions, attentes, accumulations, mouvements, gestes, matières, couleurs, papier, encre.



SCANDIA

L'PPURJOS



Copyright © 2000 by The McGraw-Hill Companies

ge sont
ation
ordre
tion
33

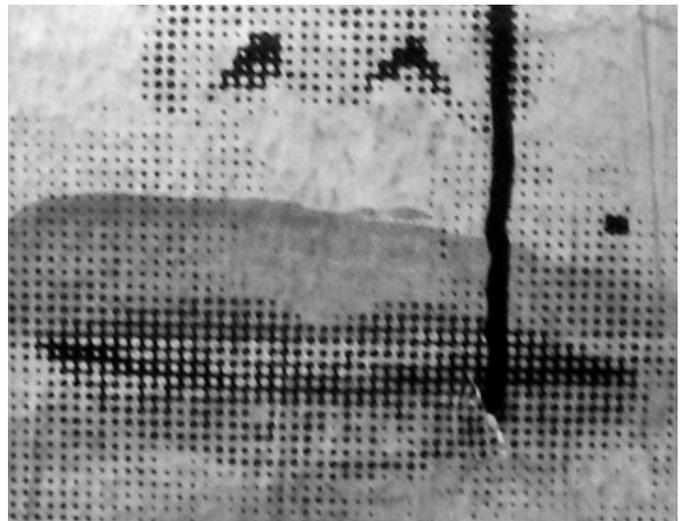
F R

PARIS

Gabrielle Tremblay

100% COTON

R



MASSAGE CHÂZOUIS
06 86 13 90 37
TRÈ DOUCEMENT
PAR MADAME
CHINOISE 43 ANS

Chen
A de
L. 2

06

CH
14



Depuis mon divorce en 2006, je suis hébergée par mon cousin dans un studio sans toilettes, au 6^e étage sans ascenseur.

Je travaille et pourrais payer un loyer, mon salaire n'a pas l'air de suffir aux bailleurs privés. La mairie ne me propose pas de solution de rechange. Je la sollicite depuis que j'habite avec mon cousin dans le 18^e mais le HLM ne m'est apparemment pas destiné, à en croire tous les rendez-vous avec les responsables du logement et les élus de la mairie du 18^e.
de cette situation.

**DES MAL-LOGÉS
S'ORGANISENT**



5



Salaud! Fumier! Filou! Gredin! Étranger! Immigrant! Vieux chamboule! Bête de cirque! Dingo! Météque! Malabar! Malotru! Mécréant!
Passe-à-bite! Mégère! Monarchiste! Colon! Arabe! Pion! Parigot! Puceau! Vaurien! Toutoune! Chimère cadavérique! Hyène cynique!
Bande-mou! Coucheuse! Méduse! Pécheur! /// **Idifnèle!** /// Martelée de la moule! Athée! Hérétique! Fagot! Fayot! Tête de pioche!
Galoche! Galopin! Gueux! Clown! Miséreux! Mousseux! Fiente! Fiotte! Plotte fendu de travers! Boudu! Accroupisseuse! Ventripotent!
Banquier! Fumiste! Métis! Gringo! Yankee! Aristo! Péripaticienne! Alcoolique! /// **Rcsiate!** /// Spermatozoïde désorienté! Barbouze!
Derviche! Succube! Vandale! Plagiaire! Damné! Polisson! Maquignon! Foutriquet! Andouille! Hommasse! Lavette! Naturiste! Mémée!
Gonzesse! Truie! Satyre! Précieuse ridicule! Cupcake sans glaçage! Femme à barbe! Anorexique duvetée! Maboule! menteur! Mai-
grichon! Encrouté! Tonton-macoute! Panier-percé! Béni-oui-oui! Chiasserie! /// **Ctorté!** /// Pétasse! Fucking Douchebag! Mafieux!
Cougar! Insolent! Bavard! /// **Zoavue!** /// Maraude! Mufle! Zombie! Noceur! Salope! Tondu! Sourd-muet! Fier-à-bras! Vantard! Marin
d'eau douce! Pirate! Anarchiste! Timoré! Pâlot! Enfoiré! Mijaurée! Hermaphrodite! Crasseux! Beatnik! Square! Cave! Truand! Boche!
Frisé! Charcuteur! Mouton! Jules! Inconscient! Tête de mule! Malodorant! Gaspilleur! Potineuse! Chouchou! Marie-salope! Intellectuel de
gauche! Morbide! Bretteux! Fils de pute! Conchié! Rouflaquetteux! Junky! Anacoluthé! Criquet! /// **Coqaurnt!** /// Crépée! Galérien!
Face de cul! Tête à claque! P'tit criss! Pissou! Emmerdeur! Enulé! Bouillabaisse! Géronte! Culoté! Crapuleux! Grippe-sou! Cochon!
Bouseux! Merdeux! Morveux! Baveux! Gâteux! Maniaque! Sans-scrupule! Vétuste! Désuet! Impuissant! Putride! Paillasse! Mollasson!
Mutante! Bacchante! /// **Gfronire!** /// Mouillasse! Volage! Frivole! Brutus! Sac d'os! Échalote! Joufflu! Bourru! Barrique! Mastodonte
incestueux! Violée qui fait la victime! Libéral! Handicapé! Imbécile! Porc! Idiote! Butor! Voyou! Paysan! Minable! Chien! Pingre! Boudin!
Canaille! Apache! Vicieux! Casse-pieds! Tordu! Bossu! Bougre! Maquereau! Lâche! Sacripant! /// **Vlieile paeu!** /// Banane!
Bouffe-minou! Poilu! Faraud! Mouchard! Mulâtre! Touche-pipi! Piailleuse! Impie! Impur! Poulette coquette! Pétochard! Rat d'égout!
Froussard! Pédale! Gouape! Lope! Porphyre! Sidéen! Mère monoparentale! Banlieusard! Rustre! Congénital! Prémoderne! Trouffion!
Têteux! Ignorant! Clochard! Siffleux! Pas-vargeux! Régional! Animal! Agace-pissette! Sale juif! Tortionnaire! Soudard! Judas! Fou!
Illuminé! Voleur! Songe-creux! /// **Rtaitaéne!** /// Chauve! Original! Bachibouzouk! Blatte cireuse! Broute-cul! Rapin! Enquiquineuse!
Snob! Bête! Moule! Abruti! Feignant! Oiseau de malheur! Radin! Bourgeois! Bonne femme à chapeau! Crapule! Médiocrité! Sans-cœur!
Pachyderme! Morpion! Parasite! Pique-assiette! Tapeur! Juteux! Marteau-pilonné de la cenne! Requin! Espèce de steak! Soupe au lait!
Provincial! Sectaire! Réactionnaire! Capitaliste! Impérialiste! menteur! Hypocrite! /// **Focntonanire zléé!** /// Vieux schnoque!
Bouc! Sataniste de sous-sol! Saligaud! Despote! /// **Valiin!** /// Sorcière du Sabbat! Indigène! Comédien! Pou! Motard! Lardon! Mouche
à merde! Gommeux! Tapin! Coque-l'œil! Connasse! Sale mec! Cavaleur! Pétochard! Esclave! Pompier! Allumeuse! Bigote! Cafard!
Patate! Pied plat! Lèche-cul! Oie! Pick-pocket! Clodo! Crado! Gitane! Chouan! Flic! Croque-mort! Baudruche! Poire! Courge farcie à l'ail!
Concierge! Bobard! Autruche! Cogne! Retardé! Viêt-Cong! Traînée! Viceloque! Bâtard! Poule mouillée! Pute! Pouffiassé! Maudit! Traître!
Ordure! Tyran! Trisomique! Ortho!! Faible! Dinde! Coïné! /// **Reendck!** /// Lustucru! Niais! Obsédé! Homo! Prophète de malheur!
Vidange! Cadavre anticipé! Chien galeux! Estropié! Pantin! Orphelin! Doigt de chameau! Croqueuse! Temporel! Boulet! Craqué!
Défoncée! Croulant! Enquiquineur! Glouton! Salace! Moqueur! Hypatie! Féministe! Chiqueuse! Vache! Foutre-couillon! Bullshitteux!
Vendu! Vendu! Braillard! Quelconque-quelconque! Dégueulasse! Racaille! Croche! /// **Fmiuerr!** /// Valet de chambre! Plongeur de
nuit! /// **Eosctre à graute suos!** /// Sphincter lépreux! Usurpateur de peusdo! Spammeur! Facebook stalker! Glandeur!
Branleur! Batteur de femmes récidiviste! Face de singe! Face de cul! Polichinelle!

Trainée! Viceloque! Bâtard! Poule mouillée! Pute! Pouffiaste! Vendu! Maudit! Traître! Ordure! Tyran! Trisomique! Ortho! Vaginite à levure!
Scrotum slack! Résidu de poule ménopausée! Tondu! Nouille! Pédé! Couard! /// **Flis à ppaa!** /// Profiteur! Barbare! Canaille!
Chinetoque! Jap! Frog! Macaroni! Matamore! Fanfaron! Assassin! Grano! Crétin! Huître tétraplégique! Parangon! Potache! /// **Pveerrs!**
/// Suceuse de bites drues! Clito-frénétique! Tzigane! Gypsy! Vipère! Fanatique! Bourreau! Nullité! Conard! Bigle! Brute! Rapporteur!
Tricheuse! Endormi! Sous-produit d'humain! Chenapan! Boîte à caca! Cravaché! Cul-terreux! Soldat! Mormon! Félée! Forain!
Hydrocéphale! Brûlot périmé! Mollusque! Rescapé de Tchernobyl! Braqueur de Caisse Pop! Blaireau fouineur! Sac à merde! Tête d'âne!
Prolo! Cervidé! Lambineux! Neurasthénique! Pudique! Monogame! Enflure! Ramassis d'indéfinitions! Félon! Scrogneugneu! Pier-Karl
Péladeau! Péteux compulsif! /// **Zoilophe sasoaddommchiste!** /// Bigleux! Braconnier! Jargonneur! Couille-molle! Pokémon
level. 1! Diarrhée de lendemain de veille! Homothétie imparfaite! Doublon! Babyboomer! Fashion-victime! Coureur! Joueur de pipeau!
Arnaqueur! Belge! Hobo! Mohawk! Petite gueuse des bas-fonds, sans papier sans maison! Caniche à jugeote! Double-écrémée du
trou-du-cul! Bête puante! Insignifiance mouvante! Relativiste! Goule de Varsovie! Gratte-galles écossaise! /// **Vlleie file mal**
béisae! /// P'tit pénis! Pauvre con! Tarte! Mongol à batterie! Générique! Ringard! Cerveille insipide! Sans-génie! Empoté! Dépourvu
d'intérêt! Nègre de marigot! Grosse baptême! Invagination pestilentielle! Prolapsus anal! Monarque des ordures! Robineux! Pédoncule
flétrie. Catin sans aout! Pléonasme! Deux de pique! Hasbeen! Immondice sous-merdique! Fils de cloporte. Cul-de-jatte léchouilleur.
Avorton du diable! Infanticide pleurnichard! Visage à deux faces! ITS proliférante! Va-nu-pieds! Rôdeur! Râleur! Mercanti! Rasca! Coyote!
Bandit! Bicot! Trouillard! Gibier de potence! Ectoplasme! Sang de navet! /// **Ivnoige!** /// Soûlon! Camé! Gorille! Cloche! Chaussette
trouée! Soviet! Lunatique! Cannibale! Gorgone! Demi-foetus de fausse-couche! Ahuri! Raseur! Enfumé! Bite indigeste! Tamoul! Paki!
Nord-coréen muet! Vierge black excisée. Cloporte! Bête hirsute! Sourcils broussailleux! Bridé d'analphabète! Vieille seiche! Tête de carpe!
Pisse-dru! Politicien! Mamelon flétri! Vieil édenté! Vergetures! Ver solitaire! Squeegee sans diplôme! Gouine! Teigne! Galactorrhée surie!
Muezzin braillard! Homophobe! /// **Hipetsr pentrétiueux crdaé Proloaid!** /// Macho! MILF! Vieille croute parfumée au
campbre! Potpourri malodorant qui tricote du désespoir! Cancre! Nation sans histoire! Nazi! Fumeur! Non-fumeur! Boulotte! Charogne!
Goitreux! Rachitique! Schizophrène! Phtisique! Fasciste! Gigolo! Maudit punk drogué! Stupide! Vérolé! Entremetteuse! Cyclothymique!
Névrosé! Hystérique! Fada! Cocu! Bamboula! Gros cul! Corrompu! Chipie! Sodomiste! Païen! Pygmée! Trafiquant! /// **Citsopné!** ///
Adonis! Avorton! Dégénéré! Hippopotame! Saltimbanque! /// **Auns!** /// Ver de terre! Encroûté! Ignoble! Jeune intello pédant! Bistre
boutonneux! Artiste sans œuvre! Vomi sous-vitaminique! Suicidaire inaccompli! Grosse bavaroise bouffeuse de saucisse! Sale Hippie
attardé pouilleux! Faux-quêteux! Franchouillard du Plateau! Désœuvré maladif! Veuve dépressive sous anxiolytiques de contrebande!
Homme-tronc hyperactif! Prédateur préscolaire! Pédéraste clérical! Lilliputien condescendant! Chatte puritaine! /// **Ttêe d'émce!**
/// Putain d'inuit sans avenir! Foutu foutoir d'homme foutu! Polack vinaigré! Bronzé de Jean-Talon! Those Westmount fuckers!
Pseudo-poète cirrhosé ! Nouné sèche! Gland purulent! Mendiant famélique! Chanteuse prostituée! Happy-ending sirupeux! Adipeuse
crevassée! Poissonnier poisseux! Chiante ponctuelle! Calomniateur effervescent! Scribouillard! Adultère! Escroc de première! Flagorneur!
/// **Muole-ctrote!** /// Nerd à binocles! Culbuteur banca! Marmot malodorant! Trisaïeul Alzheimer! Rentier fainéant! Chochotte à
bizounettes! Rasta guévaren! Fragonard! Indigent! Goujat! Radical! /// **Meuvitteae!** /// Calamiteux pandémique! Quarantenaire
libidineux! Fouille-poubelle illettré! Sale bouffeur de Loukoum! Enfourné d'Alcatraz! Gomorrhéenne des bas-quartiers! Pauvre employé
d'hospice! Sale gueule aux exhalaisons moyenâgeuses! Miasme de Carcassonne! Grosse tête d'eau, les oreilles te flottent...

Art Imprimé

Au nombre des changements apportés à la revue depuis sa refonte, L'Artichaut propose désormais un concours d'art imprimé suivant le thème original de chaque numéro. Un appel a donc été lancé à l'UQAM au cours du semestre d'automne 2010 auprès des étudiants de l'université, toutes disciplines confondues, afin qu'ils soumettent à l'équipe de la revue leurs propositions illustrées sur le thème du scandale.

Une quinzaine d'œuvres originales nous ont donc été soumises, parmi lesquelles se sont trouvés quelques petits bijoux d'inventivité. L'équipe de L'Artichaut s'est constituée en jury afin de déterminer les propositions gagnantes. Toutes les propositions ont été évaluées selon les trois critères suivants :

la pertinence du propos en relation avec le thème;
les qualités esthétiques propres au médium imprimé;
l'originalité de l'oeuvre.

Les gagnants du concours automne 2010 | Scandale sont :

Martine Frossard | *Scandale 2* | 25
Boris Grzeszczak | *Sans titre* | 26
Éliane Cadieux | *Église* | 27
David Tremblay | *Sans titre* | 28

Chacun des gagnants s'est mérité une bourse d'une valeur de 50\$ ainsi qu'un certificat cadeau d'une valeur de 40\$, gracieuseté de la boutique de matériel d'artiste Kamapigments, ou de 20\$, gracieuseté de la librairie Le Port de Tête.

Appel de projets

L'Artichaut lance dès à présent son concours pour la prochaine édition.

Thème : Alchimie

Date de tombée : 21 février 2011

8 ½ x 11, couleur - format .pdf

Envoyez vos propositions, à l'adresse courriel de la revue :
artichaut.uqam@gmail.com







JE SUIS BLANC COMME NEIGE.





le corps
humain est
un scandale

Photographie et pornographie

Julie Riendeau

La création engendre le scandale¹. L'histoire de l'art est marquée par le scandale. Les beaux-arts ayant longtemps imposé un nu décent inspiré des canons déistes tels la représentation de Vénus. Toutefois, le nu comme on les retrouve, par exemple, dans les tableaux de Courbet, brise avec la tradition. Mais qu'en est-il en photographie?

Au 19^{ème} siècle circulaient des dessins dont la facture naïve illustrait des images pornographiques. Véritables publicités pour prostituées dont l'artiste demeure anonyme, elles sont symboliques d'une certaine grivoiserie romantique². Elles sont issues d'un art dit « mineur » et démontrent une crudité physique et anatomique indéniable. Les organes sexuels sont représentés au centre de la composition, autour duquel est orchestré le mouvement qui domine l'ensemble. Elles sont des cartes de visite qu'utilisaient les prostituées de l'époque et l'histoire de l'art a décidé de ne pas les voir³.

Ce siècle fut dominé par la bourgeoisie, dans toutes ses sphères⁴, ce qui eut pour conséquence d'instaurer la prépondérance de ses intérêts sur le plan idéologique. Les conséquences de cette nouvelle classe s'observent chez la femme, dont l'implication au niveau familial était primordiale et dont la liberté sexuelle était psychologiquement déniée. Il en résultait l'ignorance de ces dernières concernant leur propre corps et leurs propres désirs. L'objet du désir masculin, la femme, était donc dépourvu de sexualité, dès lors l'homme ne pouvait plus le diriger que vers lui-même : «With female sexuality banished from existence, the middle-class male could concentrate on his own [...]»⁵. Il s'ensuivit la nécessité pour la prostituée de subvenir à la «demande» mâle, et malgré ce grand service rendu, son rôle était toujours reconnu comme dégradant. La prostituée, incarnation du vice, symbolise, à toutes les époques, la dégradation.

Sujet décadent, on représente la prostituée, dans les années 1850, par des photographies stéréoscopiques. Elles ont tout

un effet, il ne s'agit plus de dessins ou de lithographies; « elles apportent un surcroît d'illusion à la vérité photographique [...] »⁶. Ces photos invitant le sujet regardant au voyeurisme, ce dernier a le sentiment de participer à l'action puisqu'il est interpellé par le vif regard de la prostituée qui fixe l'objectif au moment de la captation.

Le lien entre la photographie et la pornographie est dès lors très fort puisque les femmes représentées offrent véritablement leurs services sexuels et la photographie ne les déguise plus sous le masque idéalisant de Vénus. De plus, il est possible d'avancer que ces images accusent d'autant plus l'univers de la prostitution lorsqu'on considère leur caractère naturaliste qui accentue le présage de la débauche morale par la luxure en exhibant explicitement l'indécent.

Mais ces images dépravantes produisent-elles l'effet désiré? Serait-il possible que « le corps pornographique [soit] 'mis à mort' par le 'trop' »⁷? Effectivement, selon Michela Marzano, le sujet pornographique est réduit à un état chosique : il perd la possibilité d'élection sur celui qui visionne son intimité. Ainsi, il s'efface et perd son identité. La femme comme sujet érotique ou pornographique perd toujours son identité : ou bien elle est voilée sous le masque de Vénus, ou bien elle s'offre cachée derrière l'effacement d'un «visage-épiphanie»⁸.

¹ Pierre Cabane, *Le Scandale dans l'art*, Paris, La Différence, 2007, p. 33.

² Emmanuel Pernoud, *Le Bordel en peinture. L'art contre le goût*, Paris, Adam Biro, 2001, p. 17.

³ Stéphane Guégan, «De la Renaissance aux années 1970: portfolio: les formes du scandales», *Beaux Arts Magazine*, no. 290, Août 2008, p. 80.

⁴ Nickie Roberts, *Whores in history. Prostitution in Western Society*, Londres, Grafton, 1993, p. 222.

⁵ *Ibid.*, p. 223.

⁶ Emmanuel Pernoud, *Op. cit.*, p. 34.

⁷ Michela Marzano, *La pornographie ou l'épuisement du désir*, Paris, Hachette, 2003, p. 70.

⁸ *Ibid.*, p. 71.

I
LOVE
D
D
DY
DA
U



ART RAT

Daria Mailfait

Leurs yeux mi-clos. Pas fatigués, juste habitués. L'accoutumance ou l'être accoutumé. Leur ombre a changé de fuite, elle fuit son point, ou le leur, mais ils ne le savent pas. Là-bas, ça goute le gris, un gris drôlement obtenu, sans noir ni blanc, comme si le gris avait réécrit sa synthèse, puis sa genèse, comme s'il s'était affranchi de ses mariés. Un genre de divorce chromatique. Pourtant, les couleurs y sont vives, les femmes y sont belles et les paillettes réfléchissent le soleil. Le mouvement se calcule, s'enchaîne, s'emboîte. C'est un *melting pot glamour* où rien ne se ressemble, mais tout s'assemble. L'acteur se décompose, se déguise, se prostitue, se travestie. Le mouvement : je le regarde caresser les hanches de *cette* femme, et je l'observe lui foutre de l'eau de javel en plein visage. Les autres n'observent pas. Pour eux, ce n'est pas cette femme, c'est une femme.

Ceux qui foulent ces trottoirs ne revendiquent pas au *nous*, ne pleurent pas le ils, ne militent pas pour *elles*. Le vous appartient bêtement au politique, et son discours n'est signifiant qu'au travers des juxtapositions favorables ou défavorables du *il*. Question de perspective. Et pour le bien de la cause, pour la cohérence du cycle, on pourrait croire qu'ils crient ou qu'ils chantent le *je*, haut et fort, comme la liberté des esclaves, comme l'étoile de Brel, comme leur droit, leur indestructible droit, mais non, ils le respirent tout juste, le soupirent parfois. Je les regarde même le piétiner, et je les regarde s'effacer. L'être y est, tristement, accoutumé.

Accoutumé à quoi?

Je vous parle d'un monde que l'on explore tous parfois, un monde qui nous fait peur mais vers lequel nous marchons, un monde qui nous éloigne de nous-mêmes, mais dont on se rapproche, dangereusement.

Dans ce monde, Lady Gaga joue de la flute traversière.

Je ne vous parle pas de faits, mais de regards. J'ai peur de le

naturaliser ce monde, de le définir, peur de poser les jalons de sa matérialisation.

Mais je me lance, tout de même.

On pourrait dire que nos angoisses s'introduisent dans nos rêves. C'est un peu ce qui se passe. Si les monstres d'Alice étaient tous plus excentriques les uns que les autres, les miens se ressemblent tous. C'est une armée gavée à la consommation, une fourmière blasée, une cavalerie de ferraille, une infanterie conduite par un métronome. Tout le monde vit dans le mensonge confortable de sa grande liberté.

Ces gens qui sillonnent les trottoirs de cet univers se définissent par leur différence, par leur liberté d'être différents. Ils sont libres d'acheter une marque au détriment d'une autre. La marque s'esthétise, ils consomment l'art de la pub par différenciation. Ils appellent ça la liberté. Ils mangent cette liberté, la recrachent, la mettent dans un bocal, la regardent de temps en temps sans trop y porter attention parce qu'elle est là, prémâchée, la pauvre, assujettie, la pauvre. Ils parlent, agissent, pénètrent, rient et pleurent en son nom. Enfin c'est ce qu'ils pensent. La réalité, c'est que s'ils ont le choix de la marque, ils n'ont pas le choix de consommer¹. Or, cette industrialisation de l'être passe par celle de l'art. Le système a faim de moyens, et l'art lui offre le terrain. Fertilisé par l'histoire et la connerie, il lui fournit même les outils. Le beau a perdu son essence. On n'intériorise plus l'art, il faut le porter.

Mais pour le porter, il faut d'abord se le procurer! Devant l'objet qu'on ne possède pas, le rythme cardiaque s'accélère. On essaie de résister, on donne un peu de crédit au temps qui passe et au « je vais y réfléchir » et hop! On achète: désir assouvi, sentiment de béatitude, nos muscles se relâchent, on retire l'aiguille et on profite. Ce qui est bien c'est que ça ne dure pas longtemps, alors on recommence, avec un autre objet ; même processus, même soulagement. L'adrénaline de la vie,

quoi. Dans ce monde, le capitalisme est un *pusher* de bonheur assumé.

Je parle toujours d'un monde illusoire. Pour ceux qui s'y reconnaissent, le centre-ville est ouvert jusqu'à 21h tous les jours à partir du premier décembre. Amen.

Donc, la masse humaine a été monochromée et parce qu'il faut toujours un paradoxe ou deux, son environnement lui, est méga coloré. Des couleurs, il y en a beaucoup, partout. Des corps nus aussi. Est-ce que je vous ai parlé de la sodomie? Et des nouvelles gammes de faux seins pour moins de 15 ans? Devant ce massacre moral, cette gangrène commerciale, j'ai des palpitations, je me prends la tête comme si j'avais une cicatrice sur le front, moi aussi. Je regarde autour mais personne ne réagit. Leur visage est bétonné, glacé, figé, et le mien crispé.

Dans son monde, Alice interagit avec son environnement. Dans le mien, ni moi, ni les « monstres » (slash individus se droguant à la décharge électrique de la consommation), n'interagissons vraiment avec notre environnement. C'est comme si l'art était en guerre. La passivité des sujets en est l'arrêt de mort. L'industrialisation des symboles, des images, des signes, des peurs, des haines, des amours, des défaites, bref l'industrie de la culture forme des soldats du scandale, leur donne les armes, un terrain de conquête et vlan! Ils se font la guerre, du haut de leurs panneaux publicitaires, en marge des cotes d'écoute, au travers de la lecture très soutenue des faits divers et des journaux à potins. Après tout, en publicité, ceux qui composent le message sont appelés des *créateurs*. Et je pense à Beigbeder. Je me dis qu'il aurait mijoté une belle pub pour promouvoir les funérailles de l'art.

Si un arbre tombe dans une forêt et que personne ne l'entend, il fait du bruit.

Si une œuvre d'art est créée, mais n'a jamais été vue, elle n'a jamais existé.

L'arbre une fois tombé a de l'impact sur la faune et la flore qui l'entoure, sur les animaux, les insectes et puis le petit barrage de castors qui a été détruit. Mais l'œuvre n'a d'écho que la nature humaine, que le merveilleux univers symbolique qui anime l'homme et sa raison de vivre. Sartre disait d'ailleurs que le destinataire, le lecteur, le critique, le récepteur est « co-créateur » de l'œuvre. Chacun de nous, devant une œuvre, se

doit de créer avec elle, de bâtir une dimension personnelle et collective composée de significations qui ne prennent vie qu'une fois interprétées. Mais ceux dont je vous parle ne créent plus. Ces vampires de vitrines, ces individus à la conscience grise, grisée par le besoin effectif de l'instant, par le désir du verbe avoir, par le manque d'empathie, n'élaborent plus de signification devant la ponctuation esthétique de leur monde. Il s'ensuit une perte d'intérêt pour le sens de l'œuvre, pour son lien avec le social, pour le lien entretenu envers soi.

Les jalons sont posés, nous le savons. Ce monde n'a rien d'enviable, mais l'art de la manipulation nous fait croire le contraire. Pour se faire, la première chose que le système s'approprie, c'est nous, notre univers perceptif, notre culture. *Il la mange, la recrache, la met dans un bocal, la regardent de temps en temps sans trop y porter attention parce qu'elle est là, bien à toi, prémâchée, la pauvre, assujettie, la pauvre. Il nous parle, agit, pénètre, rit, pleure en son nom.* Et nous, on s'efface. Après tout, on est libres...

Ce qui disparaîtra en premier, c'est le scandale. Quand l'art se retournera contre nous, qu'il sera un objet de manipulation globalisé et globalisant, quand il servira l'industrie avant l'être et la consommation avant la contemplation. Alors nous serons tous trop passifs pour être scandalisés. Quand les gens regarderont dans le vide comme des enfants gourmands, le sourire en coin, pendant que Sam et sa délégation planétaire les gaveront de désirs et de manques, suggérant que chaque bouchée est un petit avion qu'il faut gentiment faire entrer dans le grand aérogare de notre innocence, on se sera déjà mis mat. Lorsqu'on plaidera la normalité, devant la prostitution de l'art, nous aurons perdu. Le scandale dans une société, c'est son peuple qui vit. C'est une manifestation du public, non de l'œuvre. Sans lui tout est fade, surtout nous-mêmes.

Je ne vous propose rien, sauf peut-être d'aller fouiller dans vos poubelles pour y retrouver cet assemblage en fuite de valeurs esthétiques et morales, celles qui nous rassemblent, nous animent, nous abreuvent et nous inspirent. Libre à vous.

¹ Jean Beaudrillard, *Le système des objets, la consommation des signes*, Paris, Gallimard, 1968, 231 pages.



Le jardin de la connaissance

Gabriel Vignola

Le scandale... Thématique particulièrement fertile en art, la création pouvant rapidement devenir un acte polémique, une provocation plus ou moins volontaire. Le scandale ne vient pas toujours d'où on l'attend. Qui aurait pu prévoir qu'il émergerait du onzième *Festival international de jardins*, évènement présenté chaque année depuis l'an 2000 aux Jardins de Métis? En effet, l'architecture de paysage n'est généralement pas associée d'emblée à la subversion. Pourtant, l'édition 2010 de cette manifestation artistique a provoqué de vives réactions au sein du public, réactions qui eurent des échos jusque dans la presse montréalaise.

Le *Festival international de jardins* est un évènement de réputation mondiale qui propose chaque année plus d'une vingtaine de créations éphémères qui intègrent des éléments de différentes disciplines connexes : le design de paysage, le design de jardin, l'architecture et l'art environnemental. On y trouve donc des espaces éclatés, modèle d'inventivité, incorporant souvent une réflexion conceptuelle, voire philosophique, surprenante. Ainsi, l'édition 2010 a invité la ville de Berlin à créer quatre nouveaux jardins sous la thématique du paradis.

Et le scandale là-dedans? Enfin, le terme est probablement un peu abusif. Il serait plus juste de parler de controverse. Quoi qu'il en soit, c'est une création de Thilo Folkerts et Rodney Latourelle, intitulée *Le Jardin de la connaissance*, qui en a été la source. Et pourquoi? Pour cause de vandalisme...

En effet, leur jardin utilisait plus de quarante mille livres, disposés de façon à construire des allées, des bancs et des murs; à constituer des espaces à la fois cadrés et dissous dans leur environnement, soulignant le lien mythique qui, dans notre culture, unit connaissance, nature et paradis. C'est ainsi que ces ouvrages - vieux manuels scolaires, dictionnaires usagés, romans en mauvais état, etc. - objets datés, généralement sans valeur - étaient soumis à l'épreuve ultime du temps; les intempéries accélérant leur processus de décomposition. Car oui, le livre, malgré le culte qu'on lui voue, est d'abord constitué de papier, et donc d'arbres. On aime le croire intemporel, mais une fois intégré au *Jardin de la connaissance*, il devient périssable, fragile et même propice à la vie... Aussi, Thilo Folkerts et Rodney Latourelle ont choisi d'introduire des champignons à même les pages de certains imprimés.

Le livre, pierre d'assise de la connaissance - progrès ou érudition biblique; le livre, clé d'accès à différentes conceptions du paradis - terrestre ou spirituelle; ce livre qui, à cause de l'information même qu'il véhicule, perd tranquillement sa

position centrale dans notre culture au profit des dernières possibilités offertes par l'écran : Internet. Les deux créateurs le confrontent de façon audacieuse avec sa nature d'objet constitué de fibres végétales.

Vandalisme? Pour certains, oui. Car, le fait d'ouvrir ainsi un questionnement sur la valeur de l'imprimé, de souligner de façon aussi radicale sa nature fragile, est en soi séditieux. En effet, pour plusieurs, *Le Jardin de la connaissance* n'est qu'un manque de respect éhonté envers le livre, de là l'onde de choc. Bien sur, voir ce paysage glauque - constitué de piles de papier et de carton jauni, dégageant une forte odeur de moisissure - peut déstabiliser. Mais, les réactions souvent fortes déclenchées par cette œuvre, autant auprès du public qu'auprès de certains dirigeants d'institutions ayant permis sa diffusion, sont peut-être symptomatiques d'une volonté de nier une certaine part de la réalité. D'un côté, quiconque connaît le milieu de l'édition sait que de grandes quantités de livres sont, chaque année, imprimés pour finalement se retrouver à la poubelle. De l'autre, le fait qu'un des symboles fondamentaux de notre civilisation puisse être détruit aussi facilement dénote que notre culture n'est peut-être qu'un colosse aux pieds d'argile, voué à se transformer, voire à s'éteindre.

L'arbre une fois tombé a de l'impact sur la faune et la flore qui l'entoure, sur les animaux, les insectes et puis le petit barrage de castors qui a été détruit. Mais l'œuvre n'a d'écho que la nature humaine, que le merveilleux univers symbolique qui anime l'homme et sa raison de vivre. Sartre disait d'ailleurs que le destinataire, le lecteur, le critique, le récepteur est « co-créateur » de l'œuvre. Chacun de nous, devant une œuvre, se doit de créer avec elle, de bâtir une dimension personnelle et collec

Lady Gaga, historienne d'art?

Nadège Fortier

Lady Gaga sait définitivement comment faire parler d'elle. Après avoir poussé l'audace de ses tenues extravagantes en osant se faire photographier portant un bikini fait de viande pour la version japonaise du magazine Vogue, la chanteuse a s'est présentée sur le tapis rouge des MTV Video Music Award, le 12 septembre dernier, revêtant une robe de soirée, des chaussures plateformes, un petit chapeau et un sac à main... tous accessoires fabriqués de coupe de bœuf.

Il n'en fallait pas plus pour que les défenseurs des droits des animaux crient au scandale : « someone should whisper in her ear that there are more people who are upset by butchery than who are impressed by it [...] meat is the decomposing flesh of a tormented animal who didn't want to die ». On rappelle l'odeur des morceaux de bœufs portés par la vedette après plusieurs heures sous les projecteurs, comme si la puanteur potentielle des pièces de boucherie pourrait entacher l'image de Lady Gaga au point de décourager les futurs acheteurs de ses disques. Pourtant, invitée au *Ellen DeGeneres Show*, la chanteuse s'est défendue d'avoir été irrespectueuse envers les végétariens et végétaliens : « It has many interpretations. For me this evening, if we don't stand up for what we believe in and fight for our rights pretty soon, we're going to have as much rights as the meat on our bones. And, I am not a piece of meat ».

La viande, donc, serait une représentation de la femme vue comme une pièce de viande. Lady Gaga serait-elle une féministe? Ou une historienne d'art?

En effet, l'odeur de scandale et de viande flétrie qui flotte autour de l'histoire des vêtements sanguinolents de Gaga ne sont pas sans rappeler la saga de la robe de viande de l'artiste canadienne Jana Sternak. En 1987, elle présenta l'œuvre *Vanitas - Robe de chair pour albinos anorexique*. Mi-création de haute couture sur mannequin métallique qui, de loin, semble être faite de cuir, elle est aussi un écorché rappelant les modèles anatomiques de Da Vinci ou le *Bœuf écorché* de Rembrandt. Elle est une actualisation des vanitas, ces natures mortes dont la composition rappelle le caractère éphémère de la vie humaine. Pourquoi, en effet, consommer de la viande si c'est pour finir dans le même état que ce qu'il y a dans mon assiette? se dit peut-être l'anorexique du titre de Sternak. Elle rappelle le temps qui passe, qui flétrit la peau comme la chair de la robe. Elle rappelle aussi, et c'est le point de départ de

l'aura de scandale de cette œuvre, les difficultés financières d'une Amérique en pleine récession. Est-il éthique d'utiliser, de gaspiller de la viande probablement propre à la consommation à des fins artistiques alors que des milliers d'hommes et de femmes se serrent la ceinture et mangent maigre, surtout lorsque l'œuvre est la pièce centrale d'une exposition présentée dans un musée financé par les fonds publics? Tels étaient les arguments du député conservateur Fernand Jourdenais à l'époque. Ils rappellent les arguments à la base de la plupart des scandales entourant l'art contemporain : l'argent. Ne reculez qu'en 2007 pour vous rappeler du tollé de la banane volante de César Saëz.

Autre époque, autres arguments, évidemment. Considérant la conjoncture économique actuelle aux États-Unis, il est surprenant que l'argument alimentaire n'aie pas été plus présent dans les discours des détracteurs de la robe de viande de Lady Gaga, dont des répliques se vendent présentement aux environs de 100 000\$ sur Internet. Néanmoins, l'historienne d'art en moi est chicotée par tout autre chose : est-ce que la chanteuse connaissait la robe de sa prédécesseuse? Si oui, pourquoi passer sous silence cette filiation avec les arts visuels qui pourrait légitimer à la fois le vêtement, le discours et la provocation engendrée par ces derniers? Qui sait, cela aurait peut-être même pu légitimer l'ensemble de sa production, la propulsant du box-office aux magazines artistiques. La limite entre le vidéoclip et la vidéo d'art, notamment, peut parfois être assez ténue, tout comme celle entre la simple provocation d'une diva excentrique et une protestation idéologique réussie dont on parlera encore longtemps.

Les guerriers de la place publique

Gabriel Léger-Savard

Scandale : «*Effet fâcheux, choquant, produit dans le public par des faits, des actes ou des propos considérés comme contraire à la morale, aux usages*» (Petit Robert, 2004).

À notre époque, le scandale est ambiant. Il crie, nous éblouit. Nous ne le voyons plus tellement il est partout, instinct de survie nécessaire face à l'horreur globalisée. Nommons-le, osons : industrie de la violence, corruption à grande échelle, pauvreté croissante, sur-spéculation, saccage écologique. Nous semblons inaptes à seulement le voir, beaucoup trop à côté de nous-mêmes. Chacun est spectateurs de sa propre vie, et tourbillonnant, tirés par une force établie depuis des générations, nous allons tout droit à l'abattoir.

À notre époque, les tragédies se succèdent et s'accumulent, nous les voyons partout dans les grands médias. Elles se vident pourtant – presque instantanément – de leur portée, de leur potentiel de révolte, tellement elles se bousculent. Toujours en surface, nous ne touchons jamais leur profondeur dans le débat public. Tout défile trop vite, le temps semble se compresser, sa valeur est monétaire. Chacun séparé par un stress productiviste, nous ne trouvons plus l'espace de se parler réellement, de savoir vivre ensemble. Le scandale ne scandalise plus. Il s'évapore, se digère mal, mais reste là, parmi nous, en latence.

Le théâtre, comme tous les arts de performance devant public, est un espace possible pour cette rencontre tangible entre les gens. C'est un endroit où l'on peut croire à un système symbolique autre que celui du réel, où les débats peuvent naître, où l'on peut poser un regard privilégié sur des instants de vie humaine, tant sublimes que grotesques. La sphère de diffusion théâtrale d'aujourd'hui est pourtant trop restreinte par rapport aux multiples sources de divertissements multimédiatiques. Qui va au théâtre? À Montréal, ce sont surtout les gens du milieu, les étudiants en théâtre et quelques autres (quand ils jugent en avoir les moyens), une poignée de jeunes professionnels et les abonnés des théâtres

institutionnels. Voilà donc un public très critique ou qui a des attentes très fortes, prêt à acclamer ou détester, habitué au scandale puisqu'il en est submergé par ailleurs. Les chances d'être scandalisés sont, pour ainsi dire, minces; et même si elles s'avèrent, on ne peut pas vraiment croire que cela se propage à l'ensemble de la société.

Donc, le scandale au théâtre? Seulement pour les initiés, très rarement, et à petite échelle. Le public peut être bouleversé, choqué, dérouter dans ses habitudes de représentation, marqué au fer rouge. Mais reste que l'art auquel on croit, dans sa forme de diffusion actuelle, ne transformera personne ou si peu, à part nous-mêmes. Alors quoi? Baisser les bras? Encore fuir vers l'avant? Se replier sur soi? Non. Nous sommes plus forts.

Tant que les humains pleureront leurs sanglots, connaîtront de grandes joies, vivront de grandes angoisses; tant que la communication corps à corps existera, tant que nous aurons besoin de croire au meilleur comme au pire, le théâtre aura le devoir d'exister, de se diffuser le plus largement possible. Il a et aura le mandat de rester sensible, libre et pertinent. Et nous serons là pour le défendre.

Il nous faut donc prendre parole en une forme de sacrifice et déployer des énergies innommables pour pouvoir nous faire entendre. Aux yeux de la majorité, nous ne semblons pas différents de ceux aux visières rabattues et aux oreilles bouchées qui profitent de la fortune.

Extrait de «*Rebut Total*» de Christian Lapointe (Comédien, metteur en scène, dramaturge.)

Quelques pièces qui semblent intéressantes d'ici le solstice d'hiver :

Jaz, de Koffi Kwahulé. Mise en scène : Kristian Frédéric. | du 4 au 15 décembre à l'Usine C.
Amuleto, de Roberto Bolaño. Mise en scène : Catherine Vidal. | du 16 novembre au 16 décembre au Quat'sous.
Cravate Club, de Didier Lucien, Patrice Coquereau & Mario Morin. Mise en scène : Patrice Coquereau. | du 22 au 28 novembre à la Cinquième Salle de la Place des Arts.
Noces de Sang, de Federico Garcia Lorca. Mise en scène : Patrice Tremblay. | du 16 novembre au 4 décembre au Théâtre Prospéro.

Défaite de la convenance

Katherine Fortier

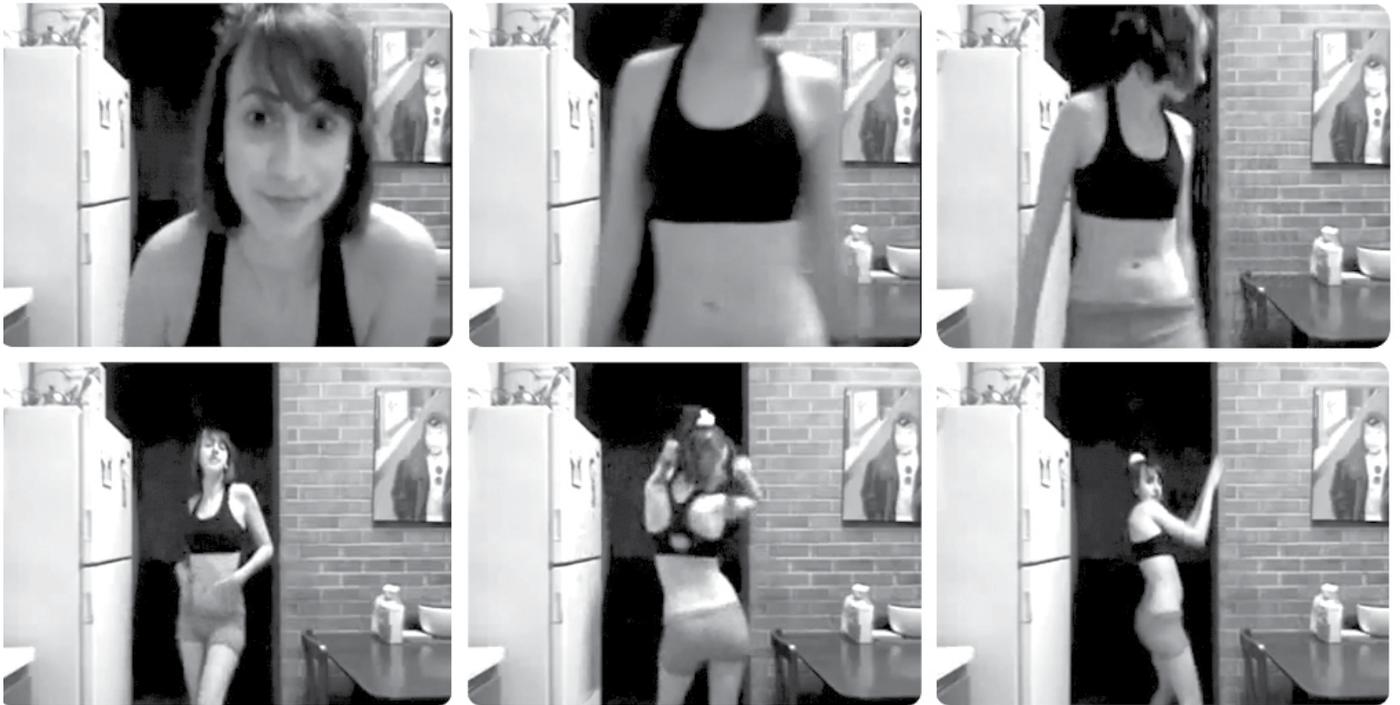
Faire scandale ou faire du scandale son médium de création. À la manière de courts clips, j'ai eu envie de vous présenter différentes manifestations du scandale dans les arts visuels. Le portrait que je vous dresse est fragmenté, décousu et incomplet, ce n'est qu'une amorce de ce que nous propose la scène montréalaise.

scandalishious.com est l'un des projets d'Ann Hirsch dans lequel l'artiste incarne le personnage de Caroline, une « camwhore »¹ de dix-huit ans qui s'offre en spectacle sur le Web via un site Internet ainsi que sur YouTube. Dans sa série de vidéos amateurs, elle reproduit des comportements à caractère sexuel qu'elle exécute avec candeur et de manière un peu maladroite et gourde. Le personnage de Caroline emprunte aux codes de la féminité et de la sexualité provenant autant des modèles traditionnels que des représentations stéréotypées issues du Web². En introduisant ainsi par le jeu le système de représentation, Hirsch questionne les mécanismes qui sont empruntés par les jeunes filles pour se construire une identité sexuelle et sociale et interroge également le besoin de reconnaissance et de célébrité. Cette proposition artistique renvoie au concept de production de soi élaboré par Nicolas Bourriaud, puisque l'espace domestique devient « un lieu de confrontation entre les scénarios sociaux et les désirs intimes, entre les images reçues et les images projetées. »³ Ann Hirsch se sert de la portée esthétique de la création de soi pour pasticher les comportements dépravés des jeunes femmes transgressant les « bonnes mœurs » et ainsi susciter une réflexion non pas sur le comportement lui-même, mais davantage sur le système « qui mise sur les insécurités et les fantasmes de [ses] usagers »⁴.

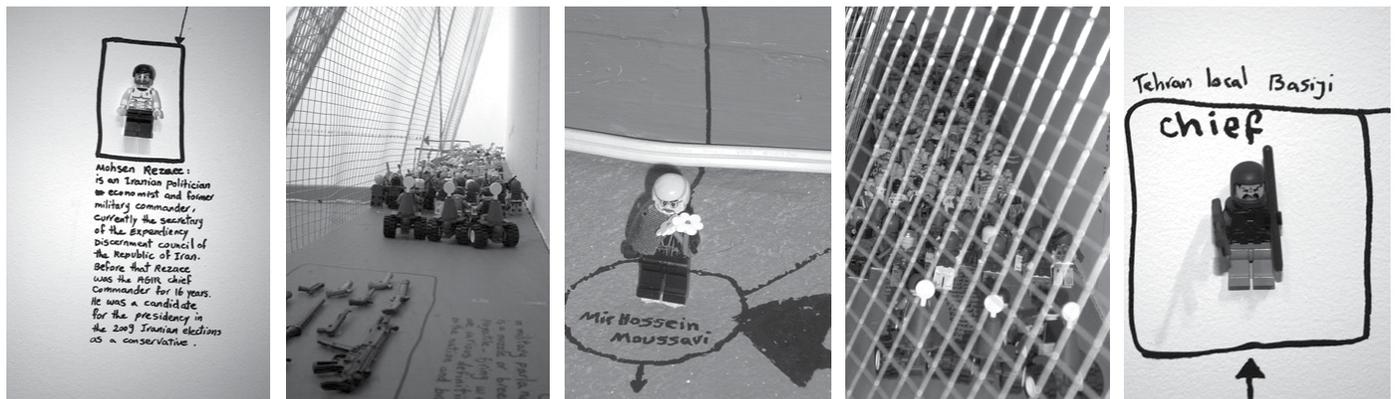
L'univers artistique de Sayeh Sarfaraz puise son inspiration à même les événements politiques de son pays. Le peuple iranien compte un nombre important de victimes passives qui subissent les contrecoups du conflit; mort, violence, séquestration, exil, etc. Ayant elle-même quitté l'Iran, elle observe à distance ces hostilités avec un regard empreint de la

vision nord-américaine. Afin d'illustrer cette perception hybride du conflit, Sarfaraz reproduit des mises en scène à l'aide de petites figures qu'elle emprunte à la culture occidentale et qui lui permettent d'aborder la question de la guerre de manière à créer une tension entre le sujet et le matériaux. Cette distorsion entre jeu et politique permet, selon l'artiste « de mettre en avant l'injustice de la manipulation des plus faibles, l'écart entre les grandes puissances et le combat d'un peuple pour sa liberté »⁵. Elle condamne les dirigeants islamiques, elle nomme des noms, elle met en exergue les stratégies de domination politique, elle dénonce certaines irrégularités, en bref elle construit une fiction non loin de la réalité afin d'assurer une pérennité à ses souvenirs et de leur offrir une portée encore plus grande.

Le désir de produire des images subversives, des actions qui bousculent les conventions et qui offensent était tendancieux pour le groupe queer radical *Les Panthères roses*. Cette coalition de gays et lesbiennes qui a existé de 2002 à 2007 posait des actions concrètes afin de dénoncer la monoculture épicurienne gaie. S'inspirant du mouvement américain *Black Panther*⁶, le groupe posait des actions ciblées durant des rassemblements sociaux, investissait des lieux et collaborait aussi auprès d'institutions artistiques lors de la tenue d'événements. Bien que le groupe se soit éteint, il a marqué la scène montréalaise et a suscité l'attention des médias de masse de l'époque. C'est la raison pour laquelle une monographie retraçant les pensées et les actions du groupe a récemment vu le jour. L'acte artistique a été pour *Les Panthères roses* un moteur de transmission du message et une arme de dérision⁷.



1.
scandalishous.com
Le scandale est une salope



2.
Sayeh Safaraz
Le scandale s'insurge



3.
Pink Blok et Sodomobile
17 mars 2005
Action : Manifestation lors du Congrès du Parti conservateur tenu à Montréal dans le but de scandaliser les délégués.



5.
Commando dans un restaurant
0 mort, 1 blessée, 60 outrés...
18 novembre 2005
Action : commando lancé dans un chic restaurant du Vieux-Montréal alors que se tenait le Congrès national contre l'avortement. Un « freak show » prend place où est déployé: des nonnes travesties en grande forme qui beuglent des propos odieux, des activistes à la cagoule rose qui dansent et se déhanchent.



\$\$\$ DOLLARS ROSES EN FOLIE* \$\$\$

ENFIN LE WEEK-END DE LA ST-VALENTIN EST ARRIVÉ! Mais êtes-vous vraiment prêts pour une nouvelle explosion d'amour? Probablement pas... si vous n'êtes pas encore passés dans l'un de vos commerces préférés, qui eux seuls détiennent le secret des aventures d'un soir inoubliables et des amours sincères et durables! Vous y découvrirez une panoplie d'objets qui scelleront votre nouvelle union. Courez-y avant que votre amoureux ne vous échappe!

*Coupons de 5 et 20\$ échangeables uniquement dans les commerces membres de l'Association des Commerçants et Professionnels du Village (ACPV). Offre valide jusqu'au 21 février 2004.

4.
Opération « Pepto-Bismol s.v.p.! »
14 février 2004
Action : Distribution de faux-coupons rabais dans le secteur du Village gai afin de dénoncer la Saint-Valentin ultra-commerciale.

Sources :

- ¹ Désigne des personnes qui s'offrent en spectacle sur l'Internet en mettant en ligne des images (photos, vidéos) d'eux-même à caractère sexuel.
- ² Texte d'exposition, Centre des arts actuels Skol : www.skol.ca.
- ³ BOURRIAUD, Nicolas, Postproduction, Paris, les presses du réel, 2003, p.51.
- ⁴ Texte d'exposition, Centre des arts actuels Skol : www.skol.ca.
- ⁵ Site officiel de l'artiste : <http://www.sayehsarfaraz.com>.
- ⁶ Mouvement radical afro-américain de lutte pour les droits de la communauté noire.
- ⁷ Site officiel du groupe : www.lespantheresroses.org.



L'Étrangère ou la tentative d'une conscientisation sociale

Frédérique Chong

La compagnie Mythomanie proposait son deuxième spectacle à vie du 19 au 23 octobre dernier, à la salle Hydro-Québec du Monument-National. La jeune troupe, dirigée par Ariane Genet de Miomandre, s'inspire de mythes anciens qu'elle réactualise afin de porter un regard critique sur la société. Après *Le fil rouge*, danse contemporaine brodée autour du mythe du fil d'Ariane présenté en 2009, c'est le récit de Médée qui constitue la source de la pièce *L'Étrangère*. Plus particulièrement, la version de l'auteure Christa Wolf, qui montre une Médée, non pas meurtrière, mais victime de ses idéaux. Soulignons ici que l'adaptation de Christa Wolf, auteure allemande, a été conçue en 1996 comme une réaction à la post-réunification de l'Allemagne. L'écrivaine situait alors Médée comme une femme déchirée entre sa terre natale, où l'existence telle qu'elle se l'imaginait n'était qu'illusions, et son lieu de refuge, prospère, mais qui cache meurtres et corruption.

La version d'Ariane Genet de Miomandre place Médée dans la peau de Gaëlle Savoie, une journaliste blanche partie s'installer au Burkina Faso avec son amoureux Christian Marvil qui dirige une plantation de coton. La protagoniste rencontre Mariam Traoré, fille du président Traoré, qu'elle prend sous son aile pour la pousser à s'émanciper en allant à l'école et en poursuivant ses rêves. L'auteure dépeint le portrait d'une femme qui arrive en terre étrangère, subit le choc des cultures, se révolte pour les droits des femmes et, la tête pleine d'idéaux, dénonce haut et fort l'Injustice.

Le tout se déroule sur une scène presque vide. Celle-ci rend bien l'ambiance africaine par ses couleurs chaudes, son sol terreux et son dispositif ingénieux de stores verticaux qui permet de passer des champs à la ville modifiant leur angle. Plusieurs télévisions sont empilées de façon à créer un écran unique qui sert, tantôt comme figure médiatique, tantôt comme projecteur d'animations qui accompagnent les contes africains semés un peu partout dans le récit. De plus, les acteurs utilisent la passerelle surélevée pour créer l'espace de la demeure du président Traoré, lieu symbolique du pouvoir.

Les comédiens, pour la plupart Africains et originaires du Burkina Faso, jouent en outre un grand rôle dans la crédibilité de l'environnement. Les costumes colorés et les danses typiques plongent le public dans leur univers culturel. Il semble que l'auteur se soit abondamment inspiré de son voyage, mais aussi du vécu de ses acteurs pour travailler son texte.

L'initiative apparaît très ingénieuse puisqu'elle y ajoute une grande crédibilité. Par contre, la qualité de l'interprétation faisait fréquemment défaut, autant du côté de l'émotion que du rythme. Tout particulièrement, la protagoniste incarnée par Annie Thériault jouait sans nuances. La difficulté de trouver de talentueux acteurs africains constitue peut-être la cause du produit décevant, mais la mise en scène y participe considérablement. Les acteurs sur scène semblaient parfois mal à l'aise, cherchant où aller et comment se comporter. Les nombreux changements de tableaux très prévisibles, alourdissaient le spectacle et l'histoire. Bref, la fin se faisait attendre avec impatience.

Mais au-delà du résultat fastidieux de la production finale, l'initiative de réactualisation du mythe, elle, pousse à la réflexion. Transposer l'histoire de Médée dans celle de Gaëlle, qui se bat pour l'égalité des femmes, leur éducation et leur indépendance relative à l'homme, demeure courageux. La problématique reste poignante puisque bien réelle, mais manque de justesse dans son traitement. Le texte prend souvent des allures de manifeste, faisant perdre à l'histoire son entière théâtralité. Les faits sur la condition des femmes africaines, soulignés à grands traits, irritent. Si l'auteur a voulu peindre le portrait de personnages « ni blancs ni noirs, mais teintés de gris »¹, l'interprétation, elle, suggère manifestement que l'opinion occidentale gouverne. Il semble que la pièce se soit trop concentrée sur le message à transmettre au public, tentant de le guider vers le bon chemin de réflexion. Sort-on informé sur la condition des femmes africaines à la fin du spectacle? Oui. Ses informations servent-elles au développement d'une conscientisation permanente à cet égard? Sûrement pas. Si les intentions étaient honorables, le but, celui d'ouvrir une porte vers le multiculturalisme, n'aboutit pas. Et avec tout cela, que reste-t-il de l'histoire de Médée, sinon la ressemblance entre les trames narratives? Si l'on apprend, à travers le personnage de Gaëlle, que proclamer ses idéaux à tue-tête nuit plus que cela aide, cette leçon aurait également dû profiter à l'ensemble de la pièce. Les nuances et subtilités, laissant le soin aux spectateurs de développer leur propre opinion, apparaissent souvent infiniment plus intéressantes.

Pour la suite, la compagnie Mythomanie prévoit un projet en 2011, inspiré du mythe thaïlandais de *L'Ourse qui tomba amoureuse d'un homme*. Cette jeune compagnie a encore de nombreuses expériences à vivre pour s'épanouir, mais elle possède des critères fondamentaux à sa survie dans le monde du spectacle : des convictions à défendre et une passion, tout à fait palpable dans *L'Étrangère*.

¹ Tiré du « mot de l'auteur » dans le programme de la pièce.

Jackie

Érick Doucet

L'image de l'Amérique est plate. Les images de l'Amérique sont plates. Depuis Warhol, l'image de l'Amérique est désespérément plate. En aplat. Écrasée. Lisse. Tendue comme un écran. Un écran intégral. Image(s) Répétée(s). Diffusée(s). Formatée(s). Toutes les caméras 3D de James Cameron sont restées impuissantes à corriger le tir. Puis Jackie de Elfriede Jelinek, mise en scène par Denis Marleau et Stéphanie Jasmin, a changé la donne, l'instant d'une soirée. Un bloc de texte sur une bonne vieille feuille tout ce qu'il y a de plus plate a gonflé le tout, a ravi la platitude pop pour la regonfler. L'orgueilleux instrument qu'est l'œil du spectateur a repris son souffle pendant que Sylvie Léonard nous faisait désespérer de ne jamais reprendre le sien.

Le caméraman, tel un Oswald tout aussi éternel que l'icône épiée, nous ordonne de réinitialiser notre vision. Le jeu est simple. Et si complexe. En télescopant l'image de l'image qui discourt sans arrêt sur l'image, à propos de l'image, et finalement pour l'image en soi, se nourrissant de son imprévisible (et pourtant réfléchi, calculée, orchestrée) réflexion : réinitialiser notre vision. Une caméra-fusil de chasse télescopique. Un jeu visuel tout aussi étourdissant que le texte ininterrompu, ininterrompable de l'image qui...ça va, vous avez compris. «C'est une image qui parle d'une image, une représentation qui parle de représentation», ajouterez-vous. Et bien non. Si nous regardons toujours dans le même sens que la caméra, l'image projetée, elle, semble toujours venir d'ailleurs. Si le texte est sans pause, s'il semble incapable de prendre, ne serait-ce qu'une puff d'air, peut-être, justement en est-il de même pour la survie de l'icône populaire. Si le cours

de l'information continue est coupé, sera-t-il tû à jamais? Si le matraquage cesse, ne serait-ce qu'un instant, l'objet chutera dans un oubli impossible à réveiller. Et cette femme-objet se refuse à tomber dans l'oubli. Grâce à l'efficacité de cette mise en scène hallucinée, donnant un ton de télé-réalité historisante, l'objet, la femme-objet, s'agrippe de tout son soûl à ses vêtements.

Et cet écran, c'est le vêtement. Mais non pas un écran qui se laisse projeter, non, un écran bien moderne qui fabrique sa propre image. Qui la maintient. D'abord, le manteau de l'exhibitionniste. Le voyeur-spectateur espère que dans une impulsion de Jackie tout change. Qu'elle se dévoilera d'un coup. Or, de la tranquille Jackie, qui n'a d'ailleurs jamais commis le crime de la spontanéité, ce n'est pas à espérer. Et pourtant, que le spectateur (aussi avisé que je suis...) se prenne au jeu d'espérer un tel spectacle en dévoile plus sur lui-même que sur le personnage. C'est justement ce martèle tout au long de l'heure que dure la pièce. Que d'un geste enlevé elle dénoue la ceinture de son manteau et nous montre enfin son âme-corps fragile, celui dont on a jamais deviné que la taille, ce corps resté blotti dans la zone réservée au fantasme. Frustré mais prévenu, le même voyeur-spectateur doit ensuite contempler l'habit du deuil. Inconfortable, il cherche dans sa mémoire une inexactitude historique. Il feuillette à vive allure sa banque d'images personnelles, images qu'il a collectionnées bien malgré lui. Il cherche obstinément les dissemblances, un détail futile, tout pour ne pas s'adonner à la frustration du non-dénuement. Il est trop tard, le sort est jeté. Jackie ne fait que commencer sa tirade vestimentaire que l'œil est déjà tombé dans le panneau. On dira tout des vêtements; on dira tout par les vêtements. Le dialogue commence. En fait, il se poursuit. Ne s'est-il jamais arrêté? C'est à ce moment que la robe de marié se substitue à l'habit de deuil. Enchaînement logique. Mort, mariage. La vie qui maquille ses ecchymoses. Le tailleur rose prend le relai avec panache, puisqu'il est entendu que Jackie sans Chanel, c'est Jack sans Marylin. La robe bleue tente d'attraper le flambeau, mais on sent l'orage. Le flambeau ne bougera plus d'Arlington. Puisque si la taille de Jackie ne se laisse que deviner, ce ne sera pas par une robe de communiant. On hoche la tête, on se concentre sur l'écran. Trop risqué de fixer Jackie. Trop près de nous. Puis vient l'apothéose.

Soudainement.

Trop rapidement. Mais avouons-le, nous étions déjà à bout de souffle. Jackie termine sa prestation portant le fameux chandail rayé de Marylin. La perruque de Marylin. Les lunettes de Marylin. Mais tout se détraque. Les acétates ne s'alignent plus. Le carbone est froissé. L'image se meurt. Cette image qui porte l'image qui...je sais, vous aviez pigé.

Bien sûr, tout ce vacarme ne peut qu'être soutenu par le triangle réflexif Jack-Jackie-Marylin. Les deux premiers éléments sonnent comme une boutade bègue. Une boutade bègue de personnages qui n'ont jamais fait de faux pas.

Du moins, pas à la télévision.

Au fait, je vous ai parlé d'image? En toile de fond, puis en gros plan, c'est l'image de Jackie obsédée par l'image de Marylin qui triomphe. Ou qui rend l'âme. Jackie-Marylin, une complétude assoiffée. Deux acétates tridimensionnels redevenus superposables. Un délire de Spriggs sur une musique de Zappa. *L'ombre de la lumière et vice versa...* il peut être parfois difficile d'éviter les formules. Mais cette Jackie, qui enfin perd son sang froid, cette Jackie qui nous convainc que le clan Kennedy sera à jamais constitué de variations et de pâles imitations du couple Jack-Jackie, cette Jackie enfin de chair, cette Jackie-là signe son arrêt de mort. Dépouillée de ses tailleurs pare-balles, ce n'est plus la vie de Jack qui lui glisse entre les mains, mais la sienne. La maladie la déshabille. La maladie la décharne. Ses cheveux morts avant elle la précèdent dans ce qu'un écrivain sûrement cher à Jelinek nommait l'outre-là. Le déshabillage ne peut s'arrêter à sa garde-robe. Créatrice de mode exigeante, la vie défait une à une ses coutures. La vie retire couche après couche ses éclats, ses couleurs, ses lambeaux. Jusqu'au dernier sommeil.

Comme les coups de feu d'Oswald, c'est l'image de Jackie qui nous parle en dernier. Sylvie Léonard se tait pour laisser la parole à son double sur l'écran. Et la voix s'éteint doucement dans le tumulte des vagues de Cape Cod, laissant finalement l'image exactement là où elle semble toujours avoir été. Intacte. Intacte à jamais. Protégée par la reproductibilité. Verdict : Un incontournable pour ceux que la culture américaine fascine et pour les admirateurs de grandes prestations d'actrices. On souhaite revoir Léonard retravailler sur du Jelinek.

Armés de leurs instruments respectifs, Mathieu Arsenault, Thomas B. Champagne et Guillaume Sylvain attaquent la scène du Divan Orange en possédant le public d'emblée. Les quatre titres du premier EP éponyme se succèdent avec une rage se confondant au culte, se transformant en liturgie, en voyage cosmique ou, que sais-je, en messe sombre, l'animosité en moins.

Pas que le groupe Technical Kidman, formé il y a un an, ait un quelconque rapport politique à la Seconde Guerre Mondiale, mais à défaut de pouvoir les identifier musicalement de façon pertinente, j'y vois, moi, quelque chose de plus grand. Sinon, comprendre seulement que les comparaisons sont souvent si prosaïques. Comprendre seulement qu'il est ici question du calibre de «il faut l'entendre pour le traduire». Le traduire, puis, adhérer au rang.

Parce que lorsque tous les éléments se placent en ligne droite, comme ça, à l'infini ou presque, c'est là que les choses déboulent. Entre deux voies rapides où les voitures ne cessent de passer à toute allure, dans les deux sens, tout s'accélère autour pendant que le centre reste statique. De tous les points de vue, rien de change... les voitures passent toujours dans le même sens, toujours aussi vite, en encore de plus en plus étourdissantes.

Le spectacle, bien que bref, se rattrapait en étant puissant. De l'énergie au magnétisme, le tout donnait l'impression d'être aspiré par un trou noir auquel nul ne pouvait échapper. Il y avait là, pour un instant, quelque chose d'attirant et d'intemporel.

C'est difficile de savoir par où commencer quelquefois. Quand les choses qu'on a à dire sont importantes. C'est rare les choses importantes. Surtout quand on a l'impression d'avoir tout vu, tout entendu, mais qu'au fond, on a probablement jamais rien compris. Là, je me sentais comme si j'avais enfin compris. Ou, en tout cas, je comprenais quelque chose par rapport à la musique qui retentissait dans la salle. Peut-être que le temps était venu où j'étais touchée, enfin.

C'est aujourd'hui ce qui élève la scène locale montréalaise à des niveaux d'électro-pop sauvage jusqu'ici encore inexplorés. Mathieu Arsenault disait vouloir faire *quelque chose de linéaire, comme un tunnel, quelque chose qui avance, une musique concentrique avec des matériaux denses et ayant une vie intérieure complexe*. Le résultat est à la hauteur des attentes.

La sphère ambiante dégage une impression toute pure, si simple et profonde qu'elle s'en voit paraître complètement l'opposé. Avec intensité, tout ne devient qu'illusions. Avec intensité, en musique comme ailleurs, la transformation des éléments se confond à la création.

Tout est bien réel, ici. J'étais là, parmi une foule de gens semblant dans le même état que le mien. On était là et on était une seule et même personne en transe au Divan Orange. C'était le 9 octobre dernier, jour même de la mort d'Oskar Schindler en 1974. C'était pour moi un hommage violent à la musique en général et à la fin de l'ère nazie; l'Holocauste se transformant en art. Si les masses n'allaient plus mourir, elles allaient s'unir.

C'est là qu'on voit, sur scène et dans la salle, une union évidente, un monde né d'une chimie pop explosive. La fusion entre la technique abrasive du jeu et le dynamisme du noyau central. Un aimant de musique aux pôles opposés, contradictoires et pourtant compatibles.

Things, Waves, Fireworks & Geometry tournent en boucle depuis ce soir-là. Dans nos têtes, dans les airs, vers le ciel comme une incarnation. Juste des voix fantomatiques, une batterie envoûtante, une basse et une guitare frénétiques, allumeuses, un jeu de clavier et des effets jusque dans nos nerfs optiques. Une éminente présence. Juste ça.

En concert le 20 novembre 2010 avec Man Machine, Mathias Mental et Ghetto Pony à la Casa del Popolo, le 24 novembre à l'Agitée de Québec, le 1er décembre avec Pom Pom War et Superfossilpower au Divan orange et le 3 décembre avec Buke & Gass et Talk Normal à la Casa del Popolo.

Et si on parlait d'art?

Sébastien Ste-Croix Dubé

« Ce n'est pas le but qui est intéressant, ce sont les moyens pour y parvenir. »
Georges Braque

« L'œuvre d'art est un arrêt du temps. »
Pierre Bonnard

Huit heures trente-deux, lundi matin, des travailleurs et des étudiants tapissent – le pas pesant – la bouche fumante des titanesques larves bleues de la STM. Du vieillard aguerrri à l'avocate frétilante, en passant par les étudiants insomniaques, toutes et tous semblent coordonner leurs mouvements d'après une valse bien particulière. Une valse qui happe les murs en béton des couloirs du métro depuis quelques jours. Maxime Leurent, l'accordéon entre les mains, impose ainsi un rythme défiant le quotidien de ces gens pressés. Aux côtés du musicien, une phrase flotte en suspens dans le blanc du cadre posé sur un chevalet. Les regards, pour certains habitués, pour d'autres surpris, se détournent afin de lire une pensée d'Édouard Manet : « L'art doit être l'écriture de la vie. » La valse continue, la voix de Maxime l'accompagne et les gens aussi dans leur façon de marcher, qui est en quelque sorte synchronisée par les noirs et les blanches de l'air composé.

Derrière tout cela, un projet. Celui de parler d'art, à tout le moins de le partager avec le commun des mortels et, par le fait même, de défier l'image stéréotypée du musicien de rue. L'art est partout et il attend d'être véhiculé et surtout apprécié. Ce sont ces idées qui ont animé Maxime Leurent dans ce projet étalé sur quatre semaines, du 25 octobre au 18 novembre. Chaque jour, du lundi au vendredi de 7h30 à 9h, les passants pouvaient non seulement écouter la musique et lire une citation différente, mais aussi emporter avec eux cette pensée grâce aux cartes, format professionnel, reposant sur le dessus du chevalet.

Selon Maxime, c'est la répétition du phénomène qui est intéressante dans un tel projet. En effet, les usagers du métro, de façon générale, se sont rendus compte au bout de quelques jours que tout cela n'était pas le fruit du hasard ou d'une compulsion artistique momentanée. Non, tout cela a

été minutieusement élaboré, dans une certaine mesure, à des fins d'analyse sociologique. De fait, le projet dévoilé sur le site web ¹ met de l'avant cette interrogation sur l'espace entre nous, les passants, et le musicien, l'artiste. Pourquoi sommes-nous curieux de savoir si le chapeau est rempli ou non de pièces? D'où vient cette gêne, cette pudeur, à ne pas rester quelques instants auprès du musicien de rue ou du métro?

Ainsi, le projet s'interroge sur cet espace subjectif créé par ce que nous renvoie l'image de quelqu'un qui joue dans la rue. Comme Maxime Leurent le dit : « la mendicité, le fait de sortir du carcan bien défini de la société en exerçant une activité "professionnelle" qui n'est pas dans notre conception traditionnelle, confronte le passant à un mode de vie qui ne fait pas partie de nos valeurs construites autour de la sécurité, du confort et de l'habitude. » Bref, nous définissons un individu d'après sa façon de gagner sa vie et c'est exactement ces préjugés qui alimentent la volonté de l'artiste. Espérons que cette musique ne cessera pas...

Présentation de l'artiste

Maxime Leurent, 28 ans, prépare son baccalauréat en Arts visuels et médiatiques à l'UQÀM. Après avoir complété des études en ingénierie, il travaille trois ans comme responsable de projets pour une grande société française. La voie toute tracée dans laquelle il évolue le fait réfléchir. Il décide de tout quitter et erre sur les routes avec son sac à dos pendant 2 ans. La rencontre avec Philippe Perrin, photographe français immigré au Mexique, est déterminante : il décide de tout reprendre à zéro et de se consacrer à l'art. C'est au cours de ce voyage qu'il a commencé à jouer de l'accordéon dans la rue. Le projet « Et si on parlait d'art? » est né de la volonté de sensibiliser le grand public à l'art, de le rendre accessible et lui donner la prépondérance qui lui revient auprès de ceux qui ne s'en soucient guère au quotidien.

Maxime Leurent | esopart@gmail.com

¹ <http://www.etsionparlaitdart.sitew.ca>



**MONTREAL FESTIVAL
du NOUVEAU CINEMA**



39^e édition : *Le FNC en perpétuelle mutation*

Sébastien Ste-Croix Dubé

39, multiple du 7^e art.

Le treize octobre dernier, sur la scène de l'Impérial, le rideau se levait au son des voix de François Macerola, Nicolas Girard Deltruc, Claude Chamberlan et de la ministre de la culture, des communications et de la condition féminine, Christine St-Pierre, tous réunis afin d'inaugurer la 39^e édition du Festival du Nouveau Cinéma (FNC). Toute l'équipe du festival y était pour célébrer ce quasi-quarantenaire avec le visionnement du dernier film de PODZ, *10 1/2*.

Même si la foule semblait déstabilisée au terme de la projection, la soirée était loin d'être près de s'achever. Tel qu'annoncé au préalable, un festival ne peut débiter autrement que par une fête. Et la fête cette année a pris des airs technos, affirmant la volonté du FNC d'intégrer aux festivités les possibilités offertes par les nouvelles technologies interactives. Le festival voulant préserver sa jeunesse, il se doit de suivre les développements en matière de nouvelles technologies (« Nouveau Cinéma » oblige) et d'en prendre régulièrement la mesure afin de demeurer d'actualité. Le FNC demande d'ailleurs le support critique des cinéphiles, internautes et journalistes pour l'aider dans cette quête de la nouveauté médiatique.

Il va sans dire que l'équipe du FNC est déjà bien à l'aise avec l'utilisation des nouvelles plateformes numériques. En effet, sur le site était offerte gratuitement une application Iphone/Ipod Touch pour consulter la totalité de la programmation du festival. Aussi, Illico proposait une intéressante sélection de films au programme cette année. Ce qui veut dire que mon oncle en Gaspésie, un pied dans l'eau, l'autre devant le téléviseur, peut visionner en ce moment même un film qui était à l'affiche en première à Montréal il y a quelques jours à peine.

Digne de mention, le projet nommé *Touscoprod*, amorcé l'an dernier, se poursuit. L'objectif de ce projet est d'accompagner

les producteurs indépendants depuis le développement jusqu'à la distribution en passant par la production de leurs films via Internet. Le site fait donc appel aux internautes qui deviendront – par la force des choses – coproducteurs afin de compléter le financement et d'offrir un support aux nouveaux projets prometteurs. Trois films seront sélectionnés chaque année. Pour l'instant, deux seulement sont en lice. Vous pouvez donc aller dès maintenant encourager Xavier Dolan (*Laurence Anyways*) et Marc Fafard (*Les ailes de Johnny May*) directement sur le site de *Touscoprod*¹. Le projet promet un avenir scintillant pour le FNC d'un point de vue cybernétique, aux dires de Chamberlan.

FNC Lab : la ville devenue cinéma

À la sortie de l'Impérial, rue de Bleury, des guides nous attendent patiemment, *light sticks* en main, pour nous guider dans le centre-ville devenu soudainement une sorte de terrain de jeu aux projections foisonnantes : le FNC Lab.

Première installation du Lab sur le parcours : *Une ombre à la fenêtre*. Réalisé par Emmanuel Sévigny, le concept consiste à transformer un immeuble de six étages en écran de projection. Films ou extraits de films tirés de la sélection officielle, tous classés par numéros et apparaissant en alternance dans les vingt-quatre fenêtres de l'immeuble. Fenêtres-écrans servant aux spectateurs de tableau de bord, sorte de menu du passant lui indiquant ses choix, car à l'aide d'un téléphone cellulaire celui-ci peut sélectionner l'extrait désiré et le visionner sur l'immense paroi. Pour reprendre les mots du FNC, il s'agit d'un véritable « juke-box cinématographique ». Le procédé est intéressant, interactif et surtout convivial. Une lacune mineure persistait cependant : les tenaces lumières de la ville limitaient la qualité des projections. Mais, à cela, le FNC n'y pouvait rien. Ma déambulation se poursuit. 22h30, devant l'agora du Cœur des sciences de l'UQAM se trouve le *Lab Constellation 2.2*, autour duquel sont attroupées quelques centaines de personnes. Il s'agit d'une réalisation de Mani Mani, Jérôme Delapierre et Navid Navab qui active littéralement tous nos sens grâce à un « monstre de toile ». Plus techniquement, l'installation se veut un environnement interactif et multimédia construit de telle sorte qu'il exploite le son, la lumière et le mouvement. Un environnement presque en vie, car, semble-t-il, il mute selon l'interactivité de son environnement. En revanche,

il ne vit qu'à la noirceur. Vous pouvez suivre la vie de cette créature, se déplaçant de festival en festival, en consultant le site web de *fishtnk - Design Solutions*².

L'intérieur de l'agora gronde, plein à craquer de gens qui discutent, boivent et se déhanchent aux rythmes variés du DJ, pendant qu'aux quatre coins de la pièce trônent des écrans géants présentant un monde synthétique tentant d'interagir avec le nôtre. *Tentacles 2.0*, de Rob King, Michael Longford et Geoffrey Shea, mobilise momentanément l'œil de tout un chacun. Oui, c'est un jeu, ou plutôt devrais-je dire une application Iphone/Ipod Touch qui transforme votre appareil en une sorte de manette tactile sur laquelle s'anime un petit être en voie de devenir quelque chose (mais quoi?). Connectés en réseau, les joueurs parcourent les profondeurs maritimes noires et blanches aux contrastes rappelant la pellicule 35mm. Un jeu d'ambiance projeté dans la foule comme un tableau peint à chaque micro-seconde. Mon expectative de voir apparaître quelque chose d'agressif et de beaucoup trop lumineux ou coloré a été vite trompée. Au contraire, le jeu était un véritable charme pour l'œil.

Ajoutez à cela deux autres écrans (encore!) sur lesquels sont projetés plusieurs vidéoclips produits au Québec, certains circulant sur le web, d'autres étant fraîchement débarqués pour alimenter la banque d'images (qui paraît infinie) du FNC. Minuit une : la foule animée ne semble pas se lasser de cet univers interactif. Chaque lieu possède son effet, son spectacle. L'alcool colore les verres et le souvenir du barbecue trop vite terminé persiste. Calculez encore quelques heures et la soirée d'ouverture de cette 39^e édition du FNC parvient à sa clôture. Une soirée mémorable, à l'image d'un festival qui, à l'issue de cette première soirée, promettait d'en faire voir de toutes les couleurs, sous toutes les formes.

¹ <http://www.touscoprod.com/>

² <http://www.fishtnk.com/2010/10/13/wip-constellation-2-2-festival-du-nouveau-cinema-montreal/>

Des films courts qui portent mal le costume d'Ève

Émilie Zaoré-Vanié

Dès le second chapitre du film *Dirty Diaries*, j'ai commencé à me demander si j'étais quelqu'un de trop prude et de quoi j'aurais l'air si je demandais à être remboursée...

En me rendant à cette projection du Festival du Nouveau Cinéma, je m'attendais à du renouveau, je m'attendais à de l'art, je m'attendais à sentir une vision féminine plus profonde de l'utilisation de la sexualité et du corps humain. Masculine ou féminine, il semblerait que le mot « pornographie » ne résonne pas très différemment sur Vénus que sur Mars. Peut-être ne suis-je pas suffisamment instruite en matière d'art érotique, mais je n'ai pas été séduite par les douze courts-métrages que proposaient les douze réalisatrices regroupées dans cette production de Mia Engberg. J'ignore si c'est le fait des différences culturelles entre Europe et Amérique, ou mon esprit peut-être trop puritain, mais l'ensemble de l'œuvre m'a déplu. Bien que je comprenne l'idée générale du document, la signature visuelle et la réalisation de la plupart des œuvres m'ont semblés quelconques, alors que je m'attendais à une révolution, un nouveau regard social, mais aussi artistique. La plupart des courts-métrages m'ont paru assez près des vidéos pornographiques filmés sur téléphones cellulaires, au look amateur comme se veut la nouvelle mode des vidéos faits maison et diffusés sur le web. Selon moi, le choix de faire du cinéma doit dépasser la dénonciation sociale. Pour transmettre un message ou faire une révolution, il faut plus qu'une intention, il faut un médium. Le cinéma était-il le médium parfait pour *Dirty Diaries*?

Peu d'éléments visuels ont soutenu l'idée du regard féminin sur la pornographie. Oui, les représentations féminines ont peut-être été moins sexistes que les clichés que l'on connaît dans toutes les sphères médiatiques : cheveux blonds éclatants, peaux bronzées, poitrines et lèvres gonflées au botox, absence d'intellect. La productrice et co-réalisatrice Mia Engberg explique sur le site web du film que le projet de *Dirty Diaries* est né du court-métrage *Come Together* qu'elle a personnellement réalisé, présentant plusieurs femmes en pleine séance d'autoérotisme. Les commentaires négatifs recueillis portaient essentiellement sur l'apparence des femmes choisies, qui n'étaient pas des canons de beauté, mais des femmes comme on en voit tous les jours. La réaction du public a surpris et intéressé Engberg qui a poussé l'expérience plus loin avec un collectif de courts-métrages

du même style : une pornographie pour les femmes, faite par des femmes. Cependant, je crois que le casting de femmes moyennes représente la seule différence perceptible entre cette pornographie dite « féminine » et celle plus communément masculine, et j'avoue avoir encore des réserves. Avec l'avènement du web qui permet à madame-tout-le-monde de se produire en spectacle devant sa webcam, on est déjà en train de s'éloigner de la tradition. En effet, l'approche féminine et féministe n'allait pas beaucoup plus loin que dans le casting moins conventionnel, mais pas révolutionnaire. On doit accorder aux réalisatrices le mérite d'avoir mis en scène des personnes comme les autres et d'avoir montré le corps humain dans son état le plus naturel : avec ses imperfections sur la peau, le poil, les cheveux qui se décoiffent avant, pendant et après l'acte. Un peu plus de douceur dans les mises en scène, mais autant d'images de parties génitales grandes ouvertes, de pratiques et positions surprenantes qui m'ont parfois troublée. Ce fut l'essentiel de mon expérience. J'aurais aimé des jeux de chronologie, des associations moins faciles que celle des fruits et des parties intimes, une image différente qui me frappe et me fait comprendre une certaine vision du monde.

Je me serais contenté d'un dialogue différent. J'aurais aimé qu'on aille plus dans le sens du court-métrage *Flasher girl on tour*, où le discours m'est apparu assez fort et l'action évocatrice. Dans ce portrait d'une exhibitionniste en voyage, nous avons eu droit à des phrases fortes sur le droit des femmes d'avoir une sexualité et d'en parler, de la montrer, le tout avec une petite touche d'humour qui peut aller chercher un sourire. Cependant, le traitement visuel est encore une fois demeuré assez quelconque. La seule approche qui m'a réellement intriguée côté réalisation fut celle du tout premier court-métrage. En effet, *Skins* montrait deux corps entièrement recouverts de tissus moulants, en plein ébat. Ce choix de costumes m'a semblé nouveau sur le plan de la direction artistique, compte-tenu du sujet. On pouvait très bien deviner les actions; le jeu de suggestion était assez fort et les costumes permettait une réflexion sur la notion d'anonymat parfois très présente dans la sexualité à l'ère du *one night*. J'admets avoir trouvé le tout assez intéressant pour rester assise.

Féministe, scandale, sexualité, dénonciation, acceptation, normalisation, *Dirty Diaries* contient peut-être trop de directions et c'est ce qui fait que le lien entre fond et forme semble plutôt mince. J'en ai vu trop pour apprendre très peu.

Projet Columbus : la stéréoscopie en grandeur réelle

Sébastien Ste-Croix Dubé

Le 20 octobre dernier, dans le cadre du FNC 2010, étaient rassemblés à l'agora du Cœur des sciences de l'UQAM sept experts québécois du vaste monde de la stéréoscopie – de la s3D – afin de prendre le pouls du Québec face à ce phénomène transhistorique qui date de l'invention de la photographie, soit bien avant la radio.

Organisé par l'INIS, ce FNC PRO mettait en scène, dans un premier temps, René Villeneuve (consultant, Groupe Numérique), lequel a tracé un bref portrait du fonctionnement de la stéréoscopie pour l'œil humain, ainsi que des avancées technologiques que cette technique a connues avec le temps. Certes, beaucoup de progrès ont été faits depuis la superposition des images rouges et bleues, mais, fondamentalement, la stéréoscopie demeure un art de manipulation picturale et scénique simplement soutenu par l'avancée technologique. Un art qui nécessite du contenu. Voilà sur quoi s'est orientée la conférence : le contenu qui permet d'exploiter pleinement le contenant. En fait, nous explique Marc Fafard (réalisateur et scénariste), ce n'est pas tant « comment on montre », mais plutôt « ce qu'on montre ». La stéréoscopie exige énormément de travail comparativement à la production standard en deux dimensions, c'est pourquoi il faut faire des choix judicieux quant à l'exploitation de cette technique. Fafard, un peu plus loin dans la discussion, renchérisait en disant que, souvent, il entend les gens – autant dans le monde du cinéma que monsieur et madame tout le monde – craindre la s3D ou alors en avoir un préjugé défavorable. Rien que du sensationnalisme, disent-ils. Rien de plus faux, selon lui. Peut être que la s3D s'est fait connaître « par de la marde », soutient Fafard, mais pour quelqu'un de talentueux qui connaît le langage stéréoscopique, cette nouvelle dimension devient carrément une autre façon de s'exprimer, voire un nouveau médium de communication. À cela, Robert Boulos (producteur), ajoute que tout ne vaut pas la peine d'être en s3D, mais que pour les produits achevés cela donne un résultat qui transcende les préjugés. Quelque chose de plus poétique que le cinéma traditionnel, et même interactif dans la mesure où le spectateur plonge « à plein nez » dans un univers où chacun perçoit à différents degrés cette expérience unique.

Selon Boulos, dans la même lignée que Pierre-Étienne Lessard (réalisateur), l'avenir de la s3D n'est pas au service du simple tape à l'œil. Lessard soutient également que cette technique ne rend pas nécessairement une plus grande impression de réel, mais qu'elle est plutôt sujette à mener le spectateur vers un monde de fantaisie, tel qu'Avatar de James Cameron a pu le faire (notez qu'il était question du contenant et non du contenu...).

René Chénier (ONF/Stéréolab), devant l'approbation de tous ses confrères, considère la stéréoscopie comme étant plus spectaculaire. Mais, encore une fois, il s'agit du spectaculaire en tant qu'expérience et non en tant que procédé de marketing. Aussi, Chénier croit fermement que l'avenir des médias interactifs passe inévitablement par l'utilisation de la stéréoscopie, notamment, avec l'animation.

La conférence s'est poursuivie sous le thème de l'avancement technologique et des possibilités grandissantes de production et diffusion. La démocratisation des technologies permet de s'approprier le matériel nécessaire à un prix moindre. Cela dit, au Québec, il y a de une à trois productions réellement stéréoscopiques par année. C'est peu, mais sur le marché mondial, cela pèse son poids. Ce sont les coûts qui ralentissent tout le processus. « Nous avons les techniciens, les idées et les connaissances, argumentent Sébastien Gros (directeur photo) et Francis Hanneman (stéréographe), mais il manque encore des subventions pour ce genre de projet. »

En somme, l'avenir de la s3D passe par la compréhension des possibilités d'un tel processus à l'ère numérique. Il faut que les institutions, aussi bien scolaires que professionnelles, soient à l'affût des développements dans le domaine. Et surtout que les scénaristes comprennent le langage parfois aride de la stéréoscopie pour en utiliser son plein potentiel créatif. Soulignons aussi que le Projet Columbus ne se limite pas seulement à prendre le pouls de l'avenir du Québec dans la diffusion stéréoscopique, mais qu'il offre aussi des formations de courte durée et des cours magistraux sur le sujet. Il s'agit d'un incontournable médium de production, qui promet le développement d'un vecteur important de l'avenir cinématographique.

Artichaut, revue des arts de l'uqam :
Art contemporain > pratiques – analyse – critique.

L'Artichaut, revue des arts de l'UQAM est un organisme à but non lucratif chapeauté par l'AFÉA-UQAM (Association facultaire des étudiants en arts). L'Artichaut paraît deux fois l'an en version imprimée, soit en milieu de session d'hiver et d'automne (fin octobre et fin février). Chaque parution comporte un dossier thématique original, en plus d'articles couvrant les événements de la scène artistique contemporaine montréalaise, des portraits d'artistes, d'œuvres, de collectifs ou d'entreprises au service du rayonnement des arts et de la culture, et témoigne des avancées théoriques du monde universitaire liées aux arts et ses enjeux. L'Artichaut est distribué gratuitement dans les kiosques de l'UQAM et est déposé à la Bibliothèque et archives Nationales du Québec ainsi qu'au Musée d'Art Contemporain de Montréal.

Contact

Communiqués | Invitations | Soumissions | Informations
artichaut.uqam@gmail.com

artichautjournaldesarts.blogspot.com
facebook.com/artichaut.uqam

Organisme tutélaire

Association Facultaire étudiante des arts (AFÉA)
Université du Québec à Montréal (UQAM)
Pavillon Judith-Jasmin, local J-M880
www.afea.uqam.ca

Partenaires (concours d'art imprimé)

Kamapigment
85 Jean-Talon ouest #4, Montreal
www.kamapigment.com

Librairie le Port de Tête
262 Est Mont-Royal, Montréal
leportdetete.blogspot.com

Dépôt légal, Bibliothèque et Archives nationales du Québec,
2010.

Prochain numéro :
ALCHIMIE (printemps 2011)

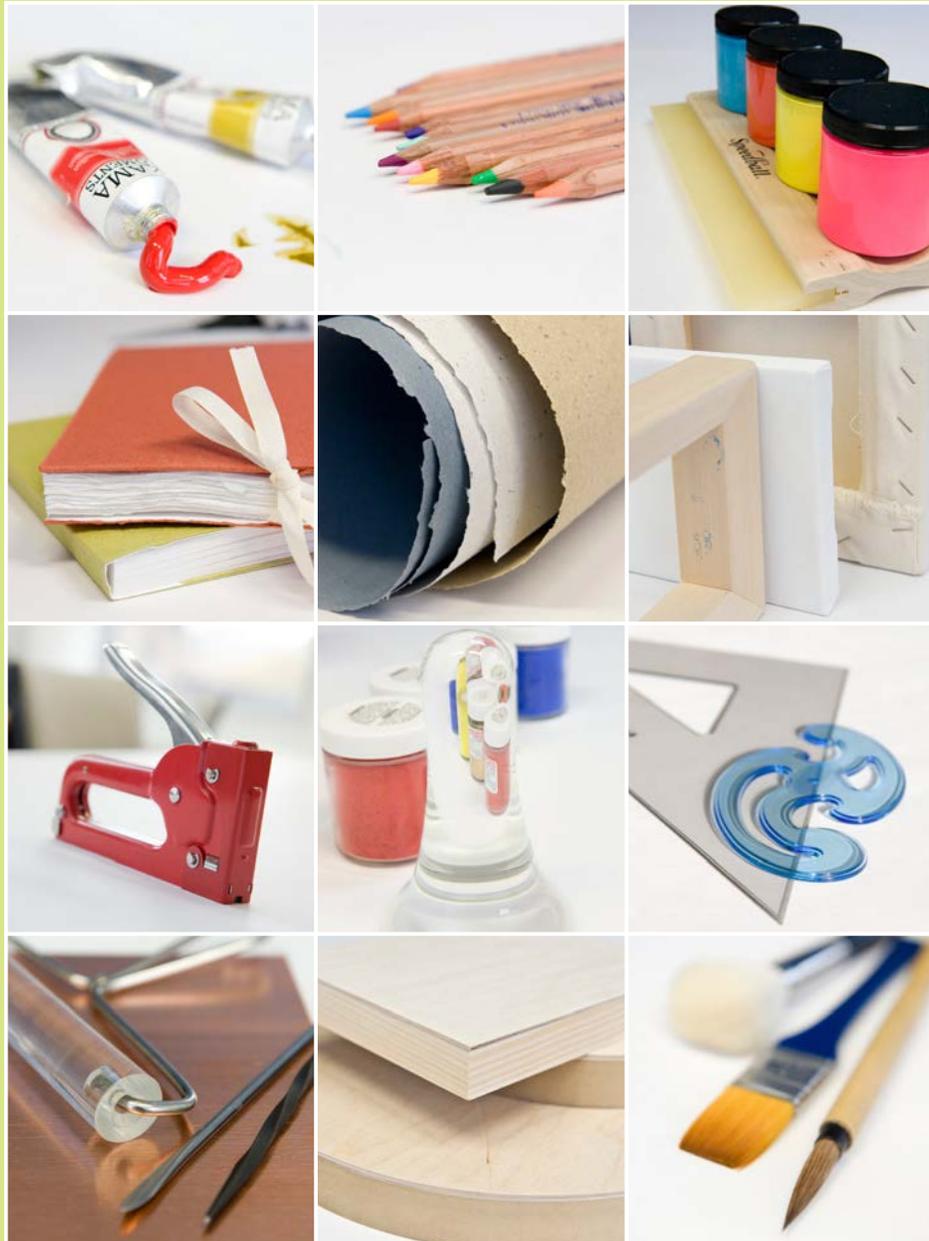
Quête ancestrale de transmutation des métaux vils en métaux nobles; l'alchimie, c'est la transfiguration du banal, l'attrait du mystère, la certitude des possibles non-réalisés, la recherche de l'absolu. L'alchimiste est un artisan de l'ombre, un artiste fou, intransigeant, patient et résolu. Motivation et métaphore, la quête de l'or, c'est la poursuite d'un idéal terrestre et spirituel, un mode de vie mystique et secret, un apprentissage perpétuel auprès de maîtres confinés en des missels poussiéreux. L'alchimiste est l'autodidacte par excellence.

Si le thème vous inspire et que vous souhaitez collaborer au prochain numéro, envoyez vos propositions de textes ou d'illustrations à notre adresse courriel.

Date de tombée : 21 février 2011.



Boutique des arts



405, rue Sainte-Catherine Est
Pavillon Judith-Jasmin, local J-M100

514 987-3000, poste : 1862, courriel : arts@coopuqam.com

coopuqam.com